4448

PARIS et ORLÉANS, 5 Février 1925

Les camarades adresseront tout ce qui concerne *l'en dehors* à E. ARMAND 22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

25 cent.

35 cent. *pour l'extérieur*

bi-mensuel

4e ANNÉE, n° 52

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, *ido*, italien, portugais, roumain.

ABONNEMENTS ordinaires... Un an : 6 fr. — Extérieur : 8 fr. 25

Abonnements de propagande à 4 exemplaires de chaque numéro — 18 fr. — — 24 fr. 25

Tout exemplaire d'une date antérieure au n° courant : 0 fr. 40

Changement d'adresse : Joindre 0 fr. 50 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

Il ne faut pas craindre non plus de redire une vérité ancienne lorsqu'on peut la rendre plus sensible par un meilleur tour, ou la joindre à une autre vérité qui l'éclaircisse, et former un corps de raison. C'est le propre des inventeurs de saisir les rapports des choses et de savoir les rassembler, et les découvertes anciennes sont moins à leurs premiers auteurs qu'à ceux qui les rendent utiles. . .

Vauvenargues

LE FÉTICHE « PRATIQUE »

Une des tendances de ce siècle qui reçoit plus d'attention qu'elle ne mérite, c'est la recherche du « pratique ». Sa genèse, c'est cette disposition bien humaine à diviser la vie en deux parties et à placer chacune de ces parties en un compartiment séparé — l'un dénommé « bien », l'autre « mal ». D'où cette théorie que lorsque la division est faite, il faut désormais s'en tenir au « bien » et fuir le « mal ». C'est une chose impossible. La vie est un problème complexe. Les éléments s'entremêlent et se confondent. S'il nous était possible, dans le tissu de la vie, de toujours discerner le « bien » du « mal », rien ne prouve que le résultat réponde du tout à nos espérances ; le « bien », séparé entièrement du « mal », pourrait bien à son tour, et en vertu de cette séparation même, se transformer en « mal ». A la vérité, il n'existe pas de définition absolument satisfaisante des termes « bien » et « mal ». Il n'existe pas de définition qui puisse demeurer exacte au cours de cette vie changeante. Ce que notre expérience limitée nous montre « mauvais » peut, considéré au point de vue d'une expérience de plusieurs siècles se révéler « bon », absolument bienfaisant dans ses résultats ultimes. Il n'existe rien de fixe, rien d'absolu en cette matière. Tout ce que nous faisons, c'est de l'approximation. Tout ce que nous pouvons espérer, c'est de faire prédominer dans notre vie ce que nous concevons comme « bon ».

L'univers est en voie d'évolution, c'est à dire qu'il se développe en vertu d'une méthode qui consiste à éliminer graduellement le « mauvais » ou l'impropre pour ne conserver que le « bon » ou l'approprié. Ces deux grandes forces du processus cosmique que nous pouvons dénommer « bien » et « mal », ou si l'on préfère « le plus utile » et le « moins utile » persistent l'un à côté de l'autre tout à travers l'univers ; ils se mêlent, ils s'entrelacent, ils se fusionnent à tel point qu'on ne peut plus les distinguer, ils se changent, se transforment mutuellement, varient quant au lieu et à la couleur. La manie moderne du « pratique » n'est pas en opposition directe avec ce grand fait de l'univers, mais elle se fait fort de le dépasser. Et dans la mesure où elle y réussit, elle est nuisible. La vie est une sorte de longe qui attache l'homme pour peu de temps à un lieu donné de la matière. Il peut agir et réagir au dedans du petit cercle qu'elle lui permet de parcourir. L'homme peut tirer un peu sur cette longe pour son propre plaisir, mais s'il tire trop, il entre en conflit avec les lois supérieures de la vie et, malgré lui, il est obligé de rentrer dans le petit cercle.

Ce que je veux faire ressortir ici, c'est que la course au pratique qui semble avoir affolé le monde contemporain sera vraisemblablement menée à un point tel qu'une réaction interviendra et nous ramènera en arrière de l'avance acquise, tout cela parce que nous n'avons pas su bien comprendre la valeur de tous les éléments de la vie et que nous avons excédé les lois mêmes de la vie. En parvenant à un résultat satisfaisant dans un domaine quelconque, il peut être nécessaire de subir un échec insoupçonné. Acquérir de la capacité dans un certain domaine peut impliquer perte d'aptitude par ailleurs. Le « pratique » auquel je fais allusion n'est pas seulement celui en honneur à la fabrique ou à l'atelier — jusqu'à en devenir une marotte — dont la valeur est jusqu'à un certain point indéniable — mais c'est le « pratique » dans toutes les relations de la vie. Le monde civilisé tend à se montrer « pratique » comme jamais il ne l'avait fait, au point de vue social, moral, industriel — voire dans la destruction. Du bon peut en résulter, sauf en ce dernier cas — peut-être même là aussi ! — mais où les avocats du « pratique » se trompent, c'est quand ils oublient que tout ce qu'ils gagnent, il faut qu'ils le paient. Dans la vie, rien ne s'obtient sans être payé. Il arrive aussi que ça vaut tout juste le prix et très souvent aussi que ça vaut moins. Les experts ès-pratique ne tiennent pas compte dans leurs théories de l'inexorable loi de la compensation, si admirablement exposée par Emerson. Ils œuvrent sans en connaître le premier mot. Peut-être cette ignorance est-elle nécessaire au progrès ? Peut-être que si nous nous apercevions que, la compensation portée à notre débit et toutes pertes déduites, le profit est véritablement négligeable, nous nous découragerions et resterions passifs... Jamais la plus bienfaisante des lois n'entre en vigueur sans que s'ensuive une perte correspondante de notre liberté ! On ne devient pas « pratique » sans payer le prix. Voyons maintenant ce que nous dit Emerson sur la loi de la compensation :

« Le dualisme est à la base de la nature et de la condition de l'homme. Tout excès produit un excès. Toute douceur a son amertume, tout mauvais côté son bon... Pour tout grain d'esprit, il y a un grain de folie. Pour tout ce que vous avez perdu, vous avez gagné quelque chose d'autre, etc... »

Mais les docteurs ès-pratique ne tiennent pas compte de ces grandes vérités. Ils imaginent que le résultat qu'ils obtiendront sera tout bénéfice. Ils passent le prix de revient sous silence et c'est pourquoi ils se montrent finalement de piètres hommes d'affaires.

La vie est un choc, une commotion d'actions et de réactions. Dans un ouvrage intitulé « La philosophie du Relâchement — *The Philosophy of Relaxation* — et paru il y a quelques années — Georges Thomas White Patrick fit la démonstration de cette théorie ; il expliqua pourquoi on a recours aux distractions, au rire, au langage grossier, à l'alcool même, c'est parce que la nécessité se fait sentir d'une réaction contre la tyrannie d'une vie tout entière tendue vers ce que nous avons appelé « le pratique ». Mais les gens ultra-pratiques ne veulent pas tolérer ces réactions ; ils nous demandent d'y renoncer entièrement et de devenir pratiques au cent pour cent. Les réformateurs de mœurs — qui ne sont autres que des experts ès-pratique — nous parlent toujours des actions insensées et inutiles que nous accomplissons, nous pressent toujours de nous réformer, de devenir plus pratiques. Ils font danser devant nos yeux — quelques-uns d'entre eux — d'effarantes statistiques : Dans ce pays-ci, l'année dernière, on a dépensé tant de millions en pâtisserie, cinq fois plus en tabac, tant en fleurs artificielles, etc. Tout cela inutilement, sans but. Est-ce bien vrai ? N'y a-t-il pas une certaine somme de perte, ou d'inutile, nécessaire pour conserver l'équilibre de la vie ?

On sait que les savants ont fait l'analyse des éléments nutritifs nécessaires à l'entretien de la vie chez l'homme : ils ont essayé de les condenser sous forme de tablettes, excluant tous les éléments inutiles et nuisibles. Or, l'expérience a montré que cette alimentation concentrée ne rendait pas ce qu'on en escomptait. Pour obtenir les résultats les plus efficaces dans le domaine de la nutrition, une certaine quantité de déchets paraît nécessaire. L'élimination de ce déchet semble être même l'une des fonctions du corps, un élément de nutrition négatif. Ne serait-il pas possible que la vie soit agencée de la même façon ? Est-ce qu'une certaine partie de ce que nous appelons le « déchet social » — les inutiles, les sans-valeur, les insuffisants — ne se démontreraient pas au contraire des « utilités » si nous pouvions suivre leur rôle jusqu'au bout ?

Les experts et les réformateurs ès-pratique sont toujours occupés à abolir l'inutile, le superflu ! Mais les raisons qu'ils exposent sont-elles bien fondées ? L'existence du « mal » dans l'univers a embarrassé l'homme depuis qu'il s'est mis à penser. Mais y a-t-il une chose telle que le « mal » dans le monde ? Qu'est-ce que le « mal », sinon une forme modifiée du bien ? Qu'est le « mal » sinon un produit de l'imagination humaine ? La douleur est considérée comme mauvaise, n'empêche qu'elle soit protectrice de la vie et un puissant aiguillon d'évolution. Il y a nombre de choses dans le monde dont nous ne percevons pas l'utilité, à aucun point de vue. Mais comme nous savons que la loi de l'évolution élimine sans pitié ce qui n'est pas utile, force nous est donc de conclure que la persistance de ces choses est un signe de leur utilité. Il est des millions de formes de la vie qui nous semblent dépourvues de raison d'être : si nous réfléchissions un peu, nous nous rendrions compte qu'elles ont un but, par exemple de contrebalancer cette inertie qui toujours et en tout lieu cherche à mettre un frein au mouvement.

Presque tous les grands génies que cette terre a portés ont fait montre de très grandes faiblesses, ont commis de très graves erreurs. Vous entendez souvent regretter ces manquements et les aliénistes en tirent des conclusions au point de vue du déséquilibre vital. Au contraire, les anormalités devraient être considérées au point de vue de l'équilibre. Sans ces erreurs, sans ces faiblesses, ces grands hommes n'auraient point connu de contre-poids. Ils auraient été « pratiques » au point d'être « impraticables ». Est-ce bien sûr que sans ces « défauts » ils auraient possédé tous les « qualités » qui les ont rendus remarquables ?

La manie du « pratique » a un effet marqué sur la vie sociale contemporaine. Pour être supérieurement pratique, il faut se retrancher au dedans de soi, rentrer dans sa coquille. Il ne faut pas se révéler, de peur de perdre son utilité en exposant ses faiblesses. Le monde tourne à la « tempérance » parce que l'intempérance limite le « pratique ». L'intempérance est révélatrice. Une des tendances du « pratique » c'est de mener à l'hypocrisie, au superficiel, à l'artificiel. Il y a beaucoup de pose dans le « pratique » ; il est froid, sans expansion, contre nature. L'homme pratique craint de révéler son cœur.

Il y a un grand nombre de rêveurs, de vagabonds, de distraits, d'irresponsables d'insuffisants, de spéculatifs dans le monde. Peut-être est ce heureux qu'il en soit ainsi après tout ? Ils forment le contrepoids du pratique, ils sont l'équilibre de l'Humanité. Ils ajoutent à la poésie, aux contrastes, à la variété de la vie... Concluons-en que « le pratique » n'est pas toujours une « vertu » ni « l'impratique » un « vice ».

Alpheus STEWART.

L'«espèce» individualiste

Un individualiste anarchiste ne veut consentir d'effort que pour une cause. Une cause unique. La sienne. Il ne veut pas se sacrifier pour des Principes.

Il ne veut faire d'effort qui n'ait pour but de le rendre moins dépendant de tout ce qui implique la dépendance. Qui n'ait pour dessein de l'affranchir de tout ce qui représente ou perpétue l'autorité. Les institutions comme les hommes.

Car la cause, la cause qu'il défend Sa cause, c'est celle de l'autonomie individuelle.

Et il veut la gagner de suite. Et il se situe en état de révolte constante contre tout ce qui tend à amoindrir, à diminuer, à restreindre l'élan ou le développement de sa personnalité.

Mais pour que sa cause s'affirme complètement. Pour qu'elle triomphe. Nécessité serait qu'en aucun cas il ne puisse être personnellement ni un dominé ni un dominateur, ni un exploité ni un exploiteur.

Tout geste *volontaire* de sa part qui tendrait à maintenir la domination et l'exploitation va à l'encontre du triomphe de sa cause. Il ne veut donc, *sciemment*, être ni un agent de l'autorité ni un intermédiaire d'exploitation. Ni l'auxiliaire *conscient* du moindre de ces agents ou du plus infime de ces intermédiaires

Isolé comme il le paraît, il a cependant nombre de camarades, d'amis. Tous les antiautoritaires qui veulent le succès de leur cause. Tous les réfractaires à l'autorité. Tous les partisans de l'autonomie de l'individu. Tous ceux qui nient ou rejettent la contrainte sociale ou morale. Tous ceux qui ne veulent pas de l'intervention de l'Etat dans leur vie personnelle ou de la Société.

Tous les lutteurs pour la réduction à néant de l'empire et de l'influence des puissances d'oppression et d'exploitation. Tous ceux là sont « des siens », appartiennent à son espèce.

Ils bataillent pour leur cause. Isolés ou Associés. Associés librement, temporairement, pour une longue période. Pour un objet déterminé. Non point associés pour que triomphe la Cause-Abstraction ou la Cause-d'Autrui. Mais pour que sorte victorieuse leur Cause. C'est-a-dire pour que remporte la victoire la cause de l'antiautoritarisme, de l'indépendance individuelle. Pour que soient réduits en poussière les fantômes préjugés et les ombres-conventions que se sont créés les hommes qui nous entourent pour excuser leur ignorance ou dissimuler leurs craintes.

En guise d'épilogue

Tous les grands quotidiens ont parlé avec horreur de ce Haarmaan et ce Zenke — le premier affilié à la police, le second porteur de croix aux processions et dans les enterrements — vampires et cannibales, qui firent un certain nombre de victimes. Ces déséquilibrés n'avaient pu refouler ni sublimer le préhistorique latent en eux, lequel préhistorique fut lui aussi un cannibale, comme l'ont souvent démontré les reliefs des festins découverts dans les fouilles opérées sous nos latitudes. Il n'y a rien au monde qui m'horripile autant que cette hypocrisie des civilisés. Tout le monde sait qu'on envisage pour la prochaine dernière guerre de monstrueux procédés de destruction : bombardements aériens, gaz asphyxiants, etc. qui risquent de réduire à néant les populations des grandes capitales de l'Europe. Ce n'est un secret pour personne que la prochaine guerre sera une guerre d'extermination. Et que sont auprès de la saignée de 1914-18 le vampirisme, le cannibalisme d'un Haarmaan ou d'un Zenke ! On a exterminé jadis ; le clan victorieux ne laissait personne en vie du clan vaincu et parfois c'était plus qu'un clan, plus qu'une tribu, c'était un peuple qu'on supprimait tout entier. On saccageait, on violait, on torturait, on mangeait l'ennemi, mais on considérait cela comme légitime, comme normal, comme rentrant dans le plan de la conservation individuelle ou tribale, on ne faisait pas de morale, bon Dieu ! Ah cette tartufferie du civilisé, ce jargon moral du journaliste du 20me siècle, qui donc nous en délivrera ? QUI CE.

Souvenirs de Cour d'assises

Les jurés, l'accusé, les voici face à face :
Entre eux, épais et froid ainsi qu'un mur de glace
De la chance, ironique, aveugle, le hasard
Se dresse.

Au grand banquet ayant eu large part,
Ceux-ci sont des vainqueurs, fourbes, madrés, habiles,
Paysans entendus ou boutiquiers des villes.
Rentiers qu'au coffre-fort naître assura l'accès
Ou parvenus d'hier, ils tiennent le succès.
Ce n'est pas que toujours ils aient trouvé commode
De glisser sans périr entre les rêts du code.
Le négoce éprouvant, la banque, l'industrie
Sont remplis d'aléas, malheur à qui l'oublie !
Honnêteté, droiture, austérité, devoir
Sont de sublimes mots, disant de belles choses,
Mais qui peut séparer les épines des roses ?
Loyauté sur l'enseigne est un mot alléchant
Qu'en l'échoppe on épelle, hélas ! en trébuchant.
Certe, il se peut, qu'au beurre un peu de margarine
Se mêle ; que du talc s'ajoute à la farine.
C'est à regret. L'excuse est que le concurrent
Fait pis. La concurrence est un fait écœurant,
Mais patent. Au comptoir la vertu n'a que faire.
Qui vend bon, pur et frais, pour se tirer d'affaire
Est mauvais commerçant. Des souliers en carton
Qu'on étiquette cuir, une étoffe en coton
Qu'on catalogue laine ont un débit plus sûr.
On ne fait pas fortune en regardant l'azur.
On tombe dans un puits, c'est tout. Etre pratique
C'est l'étoile que suit quiconque ouvre boutique,
Installe atelier ou fait de l'agio
S'il vise à s'enrichir. Il se peut qu'à zéro
S'affaisse une valeur à cinq cents francs ou mille
Emise. C'est fâcheux. Surtout pour l'imbécile
Qui sans se renseigner, déboursa son argent ;
D'enquêtes, il eût dû se montrer exigeant.
L'important, ici, c'est que l'émetteur échappe
A la loi, chien hargneux dont le croc aigu happe
L'imprudent qui titube. Attention : être adroit
C'est se montrer pratique et non pas marcher droit.
Distinguer. Au moral, on peut sur des béquilles
Cheminer et n'avoir pour jambes que des quilles
Difformes ou tordues, ou des genoux cagneux,
Ou les pieds plats. On peut d'un pas lourd et boiteux
Parcourir en zigzag la route de la vie :
On ne risquera rien, sauf attiser l'envie.
Le tout, c'est s'enrichir n'importe le moyen,
Sans faux pas. Pour le reste, honneur, beau, laid, mal, bien,
Ce sont de très grands mots à goûter dans un livre
Ou dans les longs discours de la Chambre. Il faut vivre
D'abord, puis parvenir.
C'est ce qu'ont fait ceux-ci :
Les jurés, les chanceux, tout leur a réussi.

Celui-là du festin n'a connu que des miettes.
A souhaiter encor qu'il n'ait dû des assiettes
Vides se contenter. Il est le malchanceux.
Il a fait maint écart. Aux métiers hasardeux,
Stigmatisés, maudits, que traque la police,
Aux moyens réprouvés, à la violence, au vice
Plus d'une fois il dût une croûte de pain.
Cela, brutalement. Les affres de la faim,
Ceux qu'il a fréquentés dès sa plus tendre enfance,
Un tempérament fier, d'un besoin de vengeance
Profond en son esprit ont jeté le semis.
De l'usine il n'a cure. Indomptable, insoumis,
Il ne saurait plier sous le bâton du maître.
De tout travail contraint il s'évade. Peut-être
Un peu plus de souplesse, une plus douce main,
Une voix plus flatteuse aurait de son chemin
Changé le cours. Mais non. Si d'adresse et de ruse
Il ne manque et s'il est audacieux, il n'en use
Qu'à son corps défendant, en marge de la loi.
De la Société, sa mère, il est l'effroi :
Elle sait qu'il n'est point dépourvu de courage,
Qu'il risque, qu'il est fort, mais le suprême outrage
Dont il l'abreuve, c'est de se mettre en dehors
Du convenu, c'est de jeter par dessus bord
Le bon ton, c'est d'agir de façon incivile.
La Société veut la façade tranquille,
Rien de plus. Détrousser sans scandale et sans bruit,
Légalement, fort bien ! Attaquer dans la nuit
Un gommeux qui s'en vient, hoquetant, roulant, ivre,
Vomissant sur les murs, gueulant qu'il fait bon vivre :
Voilà qui fait horreur. Sans le sou, mais hâbleur
Epouser d'une fille et l'or et la fraîcheur,
Puis lancer quelque affaire amenant la faillite.
Fort bien ! Il n'est rien là qui passe la limite.
On ôte son chapeau devant le souteneur
Quand il porte habit noir.

Celui-là sur le banc
Assis, c'est l'accusé, le vaincu, l'impuissant.
Ceux-ci vont condamner : ils sont juge et partie.
Point de débat possible et point de répartie.
Je suis pour le vaincu, l'enchaîné, l'impuissant.
Je suis pour l'accusé, non point pour l'innocent.
Car qui peut distinguer l'innocent du coupable
Dans la mêlée ardente, atroce, épouvantable,
Dans ce creuset fumant qu'est la société ?
J'ai la haine de qui restreint la liberté.
Protégé qu'il se sent par l'ordre ou les gendarmes.
Dans son rôle effacé, sans noblesse et sans charmes,
Il jette aux aquilons, sans comprendre, un ferment
Effroyable.

Entre qui prononce jugement
Et qui condamné, gît au fond d'une cellule,
Je suis pour l'enfermé. Ma sympathie est nulle
Pour le bourgeois épais, le repu, l'arrivé,
Le marchand qui digère à sa caisse rivé
Et toise, l'œil fielleux, l'irrégulier qui passe
Des menottes aux mains, au dos une besace.
Entre l'astucieux qui sait avec bonheur
Etre honnête sans perdre et sans risquer voleur,
Et l'insoumis qu'il juge et jette dans la tombe
Du cachot, mon choix est pour celui qui succombe.

E. ARMAND.

[Extrait de *Ainsi chantait un en dehors*, en souscription jusqu'au 15 avril prochain.]

Rondel du timoré

C'est une triste et laide chose
Qu'un labeur pareil chaque jour,
C'est un feuillet de lourde prose.
C'est une triste et laide chose
Que le cœur d'un homme qui n'ose
La forte haine et tout l'amour.

Paisible ainsi que l'eau de Bièvre
Vivre toujours semblable à soi,
Prudent et bête comme un lièvre !
Paisible ainsi que l'eau de Bièvre
Croupir, impavide et sans fièvre,
O la sage et stupide loi !

C'est une triste et laide chose,
Un cœur toujours semblable à soi,
C'est un feuillet de lourde prose.

Charles-Auguste BONTEMPS.

Réalités, Vérités

Pour accéder à la première magistrature du pays (*sic*), que de bassesses certains individus ne font-ils pas ! Ils trahissent leurs amis, tendent la main à leurs ennemis, se renient avec un cynisme révoltant. Ils ont tout ce qu'il faut pour commander aux foules.

⁂

Si la situation politique est compliquée, comme on dit, à qui la faute, si ce n'est aux politiciens eux-mêmes ? Ils se sont mis dans le pétrin (en y mettant les autres) et ont favorisé le gâchis où tout le monde se débat. Qu'ils cessent de se plaindre ! Nous qui ne faisons pas de politique, nous assistons à leurs ébats — et débats — avec sérénité, bien que victimes de leur agitation qui complique la vie et la rend insupportable.

⁂

Les révolutionnaires négligent souvent d'accomplir en eux-mêmes cette révolution intérieure, qu'Han Ryner appelle involution, sans laquelle toute révolution extérieure semble impossible.

⁂

Il est comique, ce besoin qu'éprouvent certaines personnes, qui sympathisent soi-disant avec vos idées, de s'excuser quand elles écrivent un article sur un de vos ouvrages, à peu près en ces termes : « Bien que nous soyons loin de partager les idées de l'auteur... » ou encore : « Les idées de l'auteur ne sont pas les nôtres, cependant, etc... ». Il y a toujours quelque chose qui leur fait peur. Impossible de nous approuver pleinement, dans tout ce qui a trait à la patrie, au militarisme, à l'autorité, etc... Ils s'arrêtent au moment où ce serait de leur part un acte de courage d'être de votre avis. Ils trouvent quelquefois le moyen de vous prêter leurs propres idées, et de déformer les vôtres, vous faisant passer pour un esprit moins subversif que vous n'êtes. Méfions-nous de gens aussi prudents dont l'attitude équivoque n'a rien de bien héroïque.

⁂

Il y a des contradictions harmonieuses et des contradictions tout court. Les premières seules révèlent un esprit supérieur.

⁂

Pour les brutes et ceux qui les admirent toute la vie se réduit à un coup de poing appliqué dans un estomac, ou à des milliers de kilomètres « bouffés » par des coureurs cyclistes ou autres, comme pour les militaires tout se rapporte à une victoire remportée à n'importe quelle date par n'importe quel général sur n'importe quel peuple. Ils inscrivent sur les murs les noms des héros qu'ils chérissent et des batailles où ils ont pris part, le tout dominé par l'inscription que l'on retrouve dans les casernes, écoles, sociétés de gymnastique, etc. : « Honneur et Patrie ».

⁂

Le fait qu'une orchidée « l'odontoglossum amestrongii », coûte 97.000 francs ne prouve nullement notre amour des fleurs, mais notre stupidité et notre mercantilisme.

⁂

Les fous, qui s'agitent, croient agir ; les sages, seuls, agissent dans l'humanité, mais ils passent auprès des fous, dont ils ne partagent pas l'agitation, pour des négateurs de l'action. Leur action diffère, en effet, de l'agitation inféconde des énergumènes de la politique, des fanatiques de la violence et des combinaisons des mercantis.

⁂

Nous devons préparer l'avenir en vivant aujourd'hui comme nous souhaitons que vive l'homme de demain.

⁂

L'exemple d'une belle vie est la meilleure propagande. A son contact, des hommes peuvent à leur tour être eux-mêmes et conquérir de haute lutte leur beauté.

⁂

Si chaque individu poursuivait sa beauté, le monde entier serait rajeuni, la face de la terre serait renouvelée. Politique, mercantilisme, guerre, morale, loi, autorité auraient vécu.

⁂

La force n'est qu'une faiblesse aux mains des forts. La véritable force c'est l'esprit libéré de tous les dogmes. Quand les hommes consentiront-ils à l'utiliser pour leur bonheur ?

⁂

Le plus grand bien qu'on puisse faire aux autres, c'est encore de s'efforcer de devenir meilleur.

⁂

Point de disciples est la devise du véritable apôtre, qui ne fait que suivre sa voie, laissant chacun libre de suivre la sienne.

⁂

Le don de soi n'est accessible qu'aux âmes d'élite. Ne se donnent point les esclaves. Ne se donne pas davantage l'homme libre du bout des lèvres. Seul l'homme libéré de tous les dogmes peut libérer autrui, parce que seul il peut se donner.

⁂

Réalise-toi n'a jamais voulu dire : distingue-toi des autres par ta bêtise ou par ta lâcheté. Réalise-toi, c'est-à-dire embellis ton moi, élève ta pensée, ne songe qu'à t'enrichir intérieurement, dédaignant ces biens extérieurs qui ne dépendent pas de toi que sont la fortune mal acquise, la fausse gloire, la réputation imméritée. La sagesse s'abstient d'accomplir certains gestes. Elle refuse de tuer, de légiférer, de juger. Pour se réaliser pleinement, il faut s'abstenir de gestes médiocres. On ne se réalise pas si on opprime autrui, mais on se réalise malgré et contre le tyran qui vous opprime.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

Réflexion

Le capitaliste, le militaire, le politicien, ont la même mentalité que l'anthropophage : ils ne conçoivent leurs vies que dans la suppression d'une partie de leurs semblables.

A. NEBLIND.

Théodore Hertzka

A Wiesbaden vient de mourir celui qui voulut jadis ouvrir le chemin à l'action la plus énergique et la plus constructive qui fut du socialisme libertaire.

Théodore Hertzka fut un journaliste la plus grande partie de sa vie. Il fut un temps rédacteur économique à *Die Neuen Freie Presse*, la « Nouvelle Presse Libre » de Vienne, lorsque cette feuille était l'organe dirigeant du libéralisme. On ignore généralement que *Die Wiener Allgemeine Zeitung*, la « Gazette Universelle de Vienne » qui existe encore aujourd'hui fut fondée par lui. On peut trouver singulier que Théodore Hertzka ait trouvé le temps et le loisir de composer un grand nombre d'œuvres d'économie sociale, dont la clarté et les investigations sont presque celles d'un Proudhon. Il n'y a aucune exagération à dire que sa perte prive la véritable science économique populaire — non pas ce qu'on nomme à l'Université l'économie politique — de l'un de ses principaux exposants.

Comme Karl Marx, c'est par l'économie politique qu'il parvint à la connaissance du problème social. Mais tandis que Marx demeurait embourbé dans les arguties de l'économie politique et que l'œuvre de toute sa vie consistait à en infester le socialisme — Hertzka, lui, arriva par l'économie populaire à la compréhension du socialisme et à en tirer de fertiles déductions. Influencé philosophiquement par Eugène Dühring, il se rendit maître des conceptions socialistes formulées dans la suite par ce dernier, et en tira un genre de socialisme libertaire qu'il dénomma *social-libéralisme*. A vrai dire, à l'abri de ce titre peu provocateur pour le grand public se déroulait la théorie de l'anarchisme collectiviste. Hertzka était un anarchiste collectiviste, toutes ses polémiques contre les anarchistes et les collectivistes proviennent d'une querelle de mots.

Mais Hertzka n'était pas seulement un pur théoricien. Constatant, par rapport au socialisme, l'échec du marxisme et de la social-démocratie qu'il avait flagellés de main de maître, tant dans son magnifique ouvrage *Freiland* — « Terre Libre » que, et mieux encore, dans son livre *Sozialdemokratie und Sozialliberalismus*, dès 1890, Hertzka s'était attelé à la tâche de réaliser le socialisme. En cela, il réédita le père Cabet. Comme ce dernier, qui avait essayé de créer son « Icarie » dans l'Amérique du Nord, Hertzka voulut dans sa *Transatlantia* réaliser sa société de « Terre Libre ». Pour cela, il écrivit des ouvrages où il dépeignit la réalisation de son rêve sous les couleurs les plus merveilleuses dont se soit jamais servi un esprit humain : *Reise nach Freiland* — Voyage à Terre Libre — qui parut dans la collection populaire Reclam et, œuvre plus considérable, *Entrückt in die Zukunft* — « Ravi dans l'avenir ». Dans ces deux utopies où une imagination merveilleuse s'apparie synthétiquement à des connaissances scientifiques irréprochables, Hertzka se montre un Jules Verne rationaliste du mouvement social.

Sa tentative de créer — avec ses adhérents les plus décidés — une réalisation de sa théorie au pied du mont Kénia, dans le voisinage du Kilimandjaro, sur un sol doué de luxuriantes richesses naturelles, échoua devant la résistance du gouvernement anglais. Celui-ci craignit une réussite possible de l'idée socialiste dans une terre aussi favorable à l'expérience, et il interdit le débarquement aux passagers des deux vapeurs chargés des pionniers qui constituaient l'avant-garde des membres de la tentative de Terre Libre. Qu'on comprenne bien que les autorités britanniques n'auraient fait aucune objection au débarquement de deux steamers remplis de simples colons allemands ou autrichiens — trop heureuses de s'en servir pour contrebalancer les vingt mille indiens et les deux millions et demi d'indigènes de l'endroit ! Hertzka se rendit compte alors de la véracité de cette assertion anarchiste que l'Etat et le Gouvernement s'opposent, tant qu'ils en possèdent la force, à toute réalisation un peu importante de socialisme libertaire, par crainte de la contagion de l'exemple.

L'échec de l'entreprise au point de vue financier fournit l'occasion aux faibles de cœur de l'abandonner, tant pratiquement que moralement. Cet abandon fut pour Théodore Hertzka une cruelle désillusion. Il se sentit délaissé, méconnu. Il en conçut une vive douleur et se retira du mouvement. Dans les dernières années du XIXe siècle, le gouvernement hongrois lui offrit un poste au Ministère des chemins de fer, à la condition qu'il s'engageât à ne plus faire de propagande publique pour ses idées. Découragé, il accepta. Sa fin fut semblable à celle de William Godwin.

De là vient que le nom de Théodore Hertzka est inconnu à la jeune génération anarchiste, dans les pays de langue allemande surtout. Malgré son engagement, il travaillait en silence et en 1912 il publia son dernier livre *Das Soziale Problem* — « le Problème social » — le plus riche, le plus complet peut-être de ses livres; ce volume passa presque inaperçu et fut incapable de ranimer le mouvement qu'il avait créé. Dans « Le Problème social » Hertzka s'efforce d'opposer l'un à l'autre les anarchismes communiste et collectiviste; à la vérité, d'un bout à l'autre, son livre établit sur des arguments intellectuels, psychologiques, économiques les principes anarchistes-collectivistes, mais il se sert d'autres mots et de termes différents.

Il est pourtant étrange qu'un homme comme Hertzka puisse mourir sans que le grand public se souvienne de lui. C'est compréhensible de la part des marxistes qui ne lui ont jamais pardonné ses assauts et la prédiction de leur impuissance qu'il ressassa des lustres durant. Il semble que la nouvelle de sa mort aurait dû émouvoir les cercles socialistes plus libéraux.

L'erreur de Théodore Hertzka c'est d'avoir négligé ses vrais amis et compagnons de lutte, les anarchistes ; de s'être imaginé qu'en dehors de leur mouvement il pourrait recruter et grouper des capacités humaines. Il a dû s'apercevoir, en fin de compte, qu'il s'était trompé et que les unités capables de développement ne s'arrêtent pas à mi-chemin, qu'elles vont naturellement, courageusement, jusqu'aux conséquences anarchistes. Quoi qu'il en soit, nous apprécions, nous, le combat que pour son idéal a livré Hertzka, et c'est le lutteur en lui que nous rappelle la tombe qui vient d'être fermée.

Pierre RAMUS.

SONNET

Sur le pic désolé qui surplombe la mer
Vient se poser parfois, fuyant la multitude,
Le goëland rapide, ivre de solitude,
Insatiable amant du gouffre au flot amer.

D'un bond il a franchi la vaste latitude
Qui part de l'Estérel brûlant au front désert
Jusqu'au versant abrupt des rochers verts
De la Corse, île du rêve, au visage rude.

Mais, bientôt attiré par la sombre rumeur
Des vagues déferlant sans fin, le voyageur
Vers le flot éternel d'un coup d'ailes s'élance...

Comme le goëland, mon âme, sans repos,
Avide d'idéal, reniant les drapeaux,
Dans le culte du Moi cherche sa jouissance.

LUVAT.

Gobineau précurseur et révolté

De son vivant, Arthur de Gobineau, diplomate français, était demeuré le plus inconnu des historiens et le plus ignoré des philosophes.

Après sa mort, presque du jour au lendemain, il devint célèbre, et aujourd'hui le *Gobinisme* compte un très grand nombre d'adeptes et de fervents admirateurs.

Bien avant d'être estimé en France à sa juste valeur, il était, en Allemagne, l'objet d'un véritable culte.

Richard Wagner le découvrit, mais c'est le professeur Schemann qui est le véritable artisan de sa renommée posthume.

Adversaire de Darwin, Gobineau qui a toujours combattu les théories transformistes, a proclamé, avant lui, le principe de la *sélection naturelle* et en a fourni la démonstration historique.

Spiritualiste, il a développé cette thèse physiologique et moniste que la race est le facteur fondamental de l'histoire, et que la psychologie ethnique est la racine et la vie même de l'humanité.

Le grand mérite de Gobineau est d'avoir mis en pleine lumière, par son *aryanisme* historique, l'aptitude culturale de la race blanche, sa grande extension dans le passé, sa présence à l'époque de la Renaissance, sa disparition graduelle, précédant le déclin, la chute et la mort des peuples dont elle a constitué l'aristocratie intellectuelle.

Il a montré que ce sont les mélanges ethniques qui déterminent et règlent le progrès et le déclin des sociétés, que le mélange du sang aboutit à l'éclosion des théories collectivistes et révolutionnaires.

Gobineau a rendu à son pays le meilleur des services, en démontrant l'inégalité des hommes par la loi de nature.

Presque toutes les folies et les sottises que font aujourd'hui nos contemporains dérivent d'une fausse idée de l'égalité qui est bien une des plus belles inventions de l'hypocrisie sociale. C'est la grande erreur des nationalistes et de tous ceux qui prêchent les *droits de l'homme* de croire que leur volonté politique puisse opposer avec succès sa résistance aux lois de l'hérédité, parce que la race est toujours la plus forte.

« La théorie de la race, dit Jaurès, a d'abord ce trait charmant, c'est qu'elle nous a été révélée dans toute sa puissance, par Gobineau, et que Gobineau était resté incompris en France jusqu'à ce que l'Allemagne eût découvert la puissance de son génie « qui aboutit à une sorte d'Internationale de l'élite. »

On a pu dire que « Gobineau est le courant profond qui fait ondoyer, autour de Nietzsche, la vie spirituelle contemporaine. »

De même que son illustre prédécesseur, il pense que dans la décomposition générale, il n'existe plus que la valeur humaine de la *Volonté de Puissance*, qui fait de l'individu le tout qu'il doit être et sans laquelle l'égalité, la fraternité et la liberté ne sont qu'un mirage.

Gobineau a éveillé le génie de Nietzsche. Il est le précurseur de son individualisme auquel il a donné une base biologique sans laquelle le soi-disant philosophe n'est qu'un métaphysicien, un souteneur d'idées, — un théoricien de l'honneur.

Il ne suffit pas de lire Gobineau pour le comprendre, l'admirer et l'aimer; il faut, avant tout, connaître sa Vie et se pénétrer des principes qui l'ont dirigée.

Préoccupé de sa personnalité morale et de tout ce qui s'y rapporte, comme le guerrier aryen, dont il nous a tracé le portrait, celui que Barbey d'Aurevilly a surnommé l' « Alceste du patriotisme », cet esprit européen, si largement ouvert à tout ce qui est humain, indifférent pour le génie des lieux, comme pour les nationalités, ne s'est jamais senti « matériellement patriote ».

S'il n'a pas éprouvé la passion du sol où il est né, c'est que son goût d'indépendance domine absolument sa pensée, c'est qu'il savait, comme il l'a dit lui-même dans une page admirable de la *Renaissance*, « que cette maxime tend, de nos jours, à s'implanter, que l'homme doit tout subir : l'injustice, la cruauté, l'insulte; tout accepter en baissant la tête quand ces indignités sont infligées par des gens en pouvoir de remuer les fils de la creuse et ridicule marionnette que l'on appelle la Patrie. C'est une idole de bois. Elle agite les bras, les jambes, ouvre, ferme la bouche, roule de gros yeux. Les premiers charlatans venus la mettent en branle. Ils parlent pour elle; car, d'elle-même, elle n'existe pas! On a pourtant inventé, au profit de ces drôles-là et au nom de cette machine factice, je ne sais combien de belles sentences; mais ce ne sont là que des préceptes d'esclaves, d'ilotes, de misérables qui ont perdu les deux tiers de leur virilité. »

Comparé à celui de Nietzsche, l'individualisme de Gobineau est beaucoup plus évident dans sa vie que dans son œuvre, et lui assure une place éminente dans l'histoire intellectuelle de l'humanité parce que le génie est dans l'art ce qu'il est dans la vie.

Camille SPIESS.

L'Educateur et l'Enfant

Les rapports entre l'éducateur et l'enfant sont fondamentaux. Peu importent les changements qui peuvent survenir, dans l'état du milieu social — politique, industriel, économique — les relations entre l'enfant et l'éducateur seront aussi nécessaires, vitales, indispensables au développement de la vie individuelle et sociale qu'elles le sont aujourd'hui.

Ces rapports ont eu et continueront à avoir plusieurs phases, différents aspects, mais leur esprit n'a jamais changé.

De bonne heure l'enfant manifeste le besoin d'un éducateur. Il cherche constamment à s'accrocher à la vie adulte. L'enfant se tourne intuitivement vers les adultes pour le rattachement, la liaison, la relation du passé au présent. L'enfant sent instinctivement que l'adulte comprend les revendications, les aspirations, les acquis de l'espèce. Dans sa façon simple, directe, il se tourne vers la vie adulte pour y découvrir la certitude, la vérification, l'interprétation de la vie humaine.

L'enfant s'attend à rencontrer les expériences qui ont précédé sa venue au monde, résumées comme une connaissance acquise dans la vie de l'adulte. Lorsque l'enfant apprend que l'âge ne développe pas nécessairement l'auto-conscience; que les personnes d'âge sont souvent moins en contact avec les véritables expériences de la vie que la jeunesse et l'enfance ; que la vie adulte a rarement la compréhension même de ses propres besoins physiques; l'enfant alors réagit et il traite l'âge mûr comme il traiterait n'importe quelle autre vieille chose.

L'enfant est alors inattentif, irrespectueux ; il se sent instinctivement du mépris pour l'être humain dont les rides se multiplient sans que sa pensée soit enrichie, dont les yeux défaillent sans jamais avoir eu une vision, dont l'ouïe s'émousse sans avoir jamais entendu l'appel de la vie ; l'enfant est instinctivement repoussé.

Lorsque, au contraire, l'enfant se trouve en contact avec un adulte conscient de lui-même, il se déploie intérieurement et évolue par sauts et par bonds ; ils se reconnaissent mutuellement, et une confiance mutuelle s'établit entre eux. Les impulsions et les instincts de l'enfant se vérifient dans la vie de l'adulte auto-conscient. C'est un adulte de ce genre que l'enfant choisit pour éducateur, il s'y attache comme une vigne autour d'un chêne. Un tel adulte est capable de rendre palpable, de faire connaître, d'interpréter à l'enfant la vie qui s'ouvre devant la jeunesse. Dans la mesure où l'adulte comprend et expose les expériences de sa propre vie il peut aider dans sa marche l'enfant en évolution.

Quand j'emploie le terme éducateur, j'espère bien qu'on ne le confondra pas avec celui de maître d'école ; lorsque je parle d'éducation, il ne faut pas confondre avec pédagogie.

Je ne verse pas de vin nouveau dans de vieilles bouteilles lorsque je différencie l'éducation de la pédagogie ; la faute en est aux pédagogues : ils ont usurpé le titre d'éducateurs. L'éducation et l'enseignement sont des mots employés si mal à propos qu'un grand nombre les considèrent comme interchangeables.

L'éducation peut comprendre la pédagogie : par exemple lorsqu'un enfant demande une explication ; mais la pédagogie ne peut inclure l'éducation.

L'éducation est ce qui s'occupe du déploiement, de la révélation, de la concrétisation de la vie intérieure, de la vie spirituelle de l'individu. Ce qui donne l'occasion de se développer au *moi* réel de l'être humain, ce qui met l'individu en état de se réaliser, physiquement, mentalement, spirituellement, comme une entité, comme un tout complet : voilà qui est du domaine de l'éducation. L'éducateur est quelqu'un qui comprend la loi qui étaie l'instinct, l'impulsion, le désir de l'enfant ; quelqu'un apte à faire connaître, à rendre palpable, à interpréter à l'enfant les désirs et les impulsions qui le meuvent et le poussent à agir. L'éducateur est un adulte qui sait, de par ses propres expériences, qu'au dedans et au dessus de l'effort humain — quelque grossière ou blessante que soit son expression — il y a une tentative du moi réel, vrai, pour s'extérioriser. J'accepte cette déclaration de Frœbel que la tendance et l'impulsion de toutes les choses vivantes sont de développer leur essence; que c'est la destinée de l'homme de devenir conscient de lui-même, de se connaître soi-même ; que pour se connaître lui-même, l'être humain doit avoir la liberté d'objectiver sa puissance, ses inclinations, ses sentiments jusqu'à l'extrême limite.

L'éducateur est l'antithèse même du pédagogue. L'éducateur ne s'occupe de l'enfant qu'au présent et ne lui interprète que son expérience actuelle : la relation du moment présent, de l'heure présente, du jour présent à la vie de l'enfant.

L'éducateur peut en appeler au passé et à l'avenir pour confirmer l'expérience par où passe actuellement l'enfant, lui révéler la continuité de l'esprit de la vie ; mais jamais dans l'éducation véritable il n'est permis au passé, au futur d'obscurcir, d'influencer, de régenter « le maintenant et l'ici » des expériences quotidiennes de l'enfant.

Frœbel a bien exprimé ce point de vue en déclarant que chaque vie est unique et particulière en elle-même, et qu'aucune vie, même celle d'un Christ, en peut être donnée en exemple.

L'éducateur peut satisfaire un besoin très simple de l'enfant. Il peut être le conteur d'histoires du voisinage et par ce moyen l'adulte est en situation d'exposer à l'enfant l'histoire du développement spirituel de l'espèce ; mais le récit, pour avoir une valeur réelle, doit être dépourvu de toute intention de façonner, ou d'influencer le geste de l'enfant, il doit révéler sans moraliser ; les enfants méprisent les histoires racontées avec intention. J'ai tout lieu de penser qu'ils les considèrent comme une entrave à l'expression de leur opinion. . . . . .

L'éducation ne peut pas être réduite en système, elle ne peut être « standardisée » ; il n'existe aucune méthode pour prouver son efficacité.

Tout lieu révèle un besoin d'éducation unique et particulier. L'éducation est l'union spirituelle de la jeunesse inconsciente et de l'âge conscient... Nul diplôme ne peut faire un éducateur. Le développement spirituel de la vie d'un adulte est l'aimant qui attire et retient l'enfant en cours d'évolution.

Le lien qui les unit est d'ordre intérieur.

L'impulsion nouvelle de vie manifestée par la jeunesse doit confirmer les expériences de l'âge mûr et donner à celui-ci une impétuosité vitale nouvelle.

En échange, l'âge mûr doit pouvoir faire découvrir à l'enfant et lui donner l'assurance que la « voie libre » qui l'invite et s'ouvre devant lui est sûre, quoique pleine d'aventures. L'éducateur et l'enfant sont mutuellement dépendants l'un de l'autre et nécessaires l'un à l'autre.

L'éducation de soi et des autres accomplie consciemment, librement, auto-résolument, est un double résultat de la sagesse. Elle commença dès qu'apparut l'homme sur la terre ; elle se manifesta dès qu'apparut chez l'homme la pleine conscience de soi; elle commence maintenant à s'affirmer comme une nécessité humaine ; on commence à la considérer comme telle et à y prêter l'attention qu'elle mérite. »

Elisabeth Byrne FERM.

Utopies sociales

Dans un article paru dans la revue idiste *Mondo*, en 1922, Fr. W. Brand a défini comme utopie sociale « tout projet *d'ordre économique* qui : 1° réduit au minimum le fardeau économique de la vie ; 2° ne connaît pas de différences quant à l'avoir, mais implique l'égalité de bien être ; 3° place sur le même niveau les pauvres et les autres ; 4° décharge chacun du soin de sa propre personnalité et celui de sa famille »...

Il est facile de se rendre compte de la superfluité de la plus grande partie de la vie économique, dont le point culminant a été atteint pendant la guerre en Europe centrale et l'est encore en ce moment en Russie. Non seulement tous les fonctionnaires et employés purement économiques, tous les commerçants, intermédiaires, banquiers, mais encore les douaniers, les percepteurs d'impôts ; les autorités, l'armée et leurs fonctionnaires ; tous les employés nécessités par le capitalisme, sont manifestement superflus. Si toutes ces institutions et fonctions disparaissaient avec le capitalisme, la vie économique en serait facilitée des deux tiers, ce qui veut dire trois heures de travail quotidien au lieu des huit, neuf, dix heures actuelles ; cela sans compter les énergies qui se libéreraient pour des tâches plus importantes.

Nous voulons qu'il n'existe aucunes différences en ce qui concerne les avoirs, mais que toute possibilité d'accaparement propriétaire disparaisse, que chacun puisse individuellement disposer de tout ce dont il a personnellement besoin pour sa vie et son travail. Quant à la pensée que l'utopie doit décharger les hommes du soin de leur propre personnalité et de celle de leur famille, elle est un peu forte. C'est exactement ce que l'Etat fait actuellement : en premier lieu il oblige les hommes à fonder la famille, confondant inextricablement l'instinct génital, l'instinct de conservation, l'esclavage sexuel, économique et filial. En même temps, il enlève à la femme tous ses droits, même celui de s'occuper elle-même de se procurer son pain ; la femme mariée doit se contenter de ce que son mari lui apporte. Marié, l'homme se trouve encore davantage dans les griffes de l'Etat qu'il l'était auparavant : il ne peut plus se révolter, ni fuir, ni acquérir les produits ou le sol que la violence gouvernementale lui interdit, lui dérobant ainsi toute chance de se « soucier de soi et de sa famille ». Notre utopie veut au contraire assurer à chacun, homme, femme, vieux, jeune, la possibilité même de se soucier de soi, soit seul, soit associé avec d'autres, selon son goût. Nous voulons enfin avoir la la possibilité de nous soucier de qui nous aimons : nos enfants et nos vieux parents. Ils ne doivent pas, comme aujourd'hui, mourir de faim, parce que l'Etat, par une monstrueuse violence, nous contraint de nous soucier d'autrui : de ceux qui nous oppriment, nous écrasent, nous insultent, nous persécutent, nous tuent. Nous refusons avec indignation l'aide paternelle de l'Etat ou de ses souteneurs.

Brand place le système de Hertzka sur la limite entre « l'utopie anti-scientifique » et la « politique scientifique » et il appelle utopie l'idée du droit à la possession d'un morceau de terrain. Etrange : on considère une théorie comme insensée ou scientifique selon qu'elle attaque ou qu'elle respecte le système social existant !

Son article se termine ainsi : « Nous avons parcouru rapidement de nombreuses utopies et nous avons trouvé que dans leurs projets l'idée de la prospérité individuelle a comme base : égale prospérité pour tous les hommes. Et toute utopie part de ce point : que cette idée n'est en aucune façon réalisée dans l'ordre économique actuel. Or, le contraire semble être la réalité.

« Voici où les utopistes raisonnent de travers ; ils considèrent une certaine idée ou un certain idéal comme principe de la vie sociale et sont forcés de s'apercevoir que l'ordre social actuel ne correspond pas à ce principe. Car ils ne trouvent pas ce principe expérimenté dans la vie sociale et force leur est de le projeter dans la vie à venir ; ils l'exigent dans la vie sociale, alors qu'il ne s'y trouve aucunement.

« Deuxièmement tous les utopistes voient la cause de la faillite sociale dans la déplorable organisation de la vie sociale, et croient pouvoir remplacer celle-ci par une nouvelle organisation bien imaginée. Ils ne se demandent pas si la cause de cette faillite ne réside pas dans la nature de l'homme ou du monde. La plupart du temps ils affirment que l'homme est bon. Le monde et la nature doivent être également bons, sinon la nature pourrait être rendue responsable de la faillite ; mais pourquoi l'organisation est-elle défectueuse si tout est bel et bon? Là-dessus les utopistes ne fournissent aucune explication.

« Ces deux objections annihilent le scientifisme de toutes les utopies. Cependant l'utopie reste une belle image de la pensée et de la philosophie économique et sociale. »

Je ne me sens pas disposé à examiner ce qu'il y a de vrai dans l'assertion que la base de l'utopie est « égale prospérité pour chacun ». Ce n'est déjà pas une chose si belle que cela, même imaginée comme possible. La nature aux formes infinies conditionne les individus de telle sorte qu'ils sont infiniment inégaux quant au milieu, aux facultés, aux désirs — par suite quant au développement et à la prospérité. Et la même forme de prospérité qui semble à l'un l'extrême bonheur peut être pour l'autre un tourment horrible. Appliquée strictement comme l'entendent les anti-utopistes, la formule « égale prospérité pour chacun » peut aussi signifier le contraire de la véritable prospérité pour tous.

Je préfère formuler notre postulat fondamental qui est celui-ci :

Nous anarchistes, nous voulons qu'on laisse à chaque individu la possibilité d'obtenir le maximum de prospérité adéquat à sa personnalité.

Que ceci ne soit aucunement réalisé dans la société actuelle, c'est certain. Mais qu'y a-t-il d'étrange à vouloir obtenir ce qui semble possible à avoir, quoiqu'on ne le possède pas? Nous trouvons ce principe appliqué très sérieusement et à notre détriment dans la vie sociale actuelle. Les expériences n'ont pas besoin d'être positives. Il suffit d'apprendre les causes de la faillite sociale pour savoir quelles erreurs au moins il faut éviter pour progresser réellement.

Ailleurs Brand lui-même reconnaît que ne manquent pas les preuves positives de création de groupements communistes. On sait seulement que si ces créations ont échoué c'est par raison de centralisme et d'autoritarisme, restes funestes de la vie sociale qui ont encore toute leur force. Elles n'ont pas échoué par suite de l'application des principes communistes et rationnels Les idées de centralisme, d'autorité, de coaction persistent, beaucoup plus puissantes que nous l'imaginons ordinairement. Elles suffoquent la Russie révolutionnaire. Elles ont plus ou moins empêché le succès d'expériences beaucoup plus récentes. Mais c'est par l'expérience qu'on apprend, et bien que le résultat ne nous satisfasse pas encore, c'est avec plaisir que nous considérons les efforts modestes qui ont été accomplis pour créer des milieux anarchistes-communistes.

La société actuelle est mal organisée, je l'affirme. Autrement dit : l'homme qui par certains aspects de la vie a atteint un degré d'évolution relativement élevé, n'a pas réussi à y conformer l'aspect social de son existence. On n'a pas besoin de discuter par exemple pourquoi l'aviation ou la radio-téléphonie correspondent à la ligne d'évolution naturelle du monde et de l'homme ; si elles sont utiles et nécessaires pour une humanité plus parfaite, cela suffit amplement à les justifier. Les utopies sociales n'ont pas besoin non plus de justification. L'aviation et la radiotéléphonie perfectionnent les aspects pratiques de l'existence humaine ; l'utopie sociale s'efforce d'en perfectionner l'aspect social ; voilà tout. La nature est est indifférente, ni bonne ni mauvaise : on ne peut lui attribuer aucun mérite, lui reprocher aucune « faute ».

En affirmant d'une façon générale que « l'homme est bon » on veut dire par là non que l'homme est parfait, mais qu'il est vivant, apte à l'évolution, à se perfectionner davantage ; maintenant, si nous autres hommes étions absolument mauvais et imperfectibles, nous préférerions nous pendre, abandonnant toute espérance. La vérité, c'est que nous sommes encore trop faibles et imparfaits dans la façon d'être et dans la pratique pour réaliser tout ce qui concorde avec les directives de notre caractère et de notre essence. Tout notre effort social consiste à adapter notre pratique à notre idéal.

D'après l'*ido* de W. CASPERS.

Mon Credo [1]

IV

Etant donné les caractères physiques des organismes, il est clair qu'ils ne purent apparaître que lorsque la condensation de notre Globe fut suffisamment avancée et la température suffisamment basse pour que les albuminoïdes ne se coagulent pas. Cela implique que les organismes eurent un commencement, et comme ils ne sont pas constitués par des substances distinctes de celles du monde inorganique, une seule explication convient: que les organismes résultent de la transformation des inorganismes.

***

Des êtres ou organismes les plus simples aux inorganismes, il n'y a qu'un pas. La vie n'est rien de plus qu'une modalité compliquée du mouvement; tous les phénomènes que nous y observons se réduisent à des formes de mouvement qu'en un état plus simple nous rencontrons dans les inorganismes.

La respiration est un procédé d'oxydation absolument comparable à ce qui s'observe dans le monde minéral. La nutrition, sous sa forme la plus simple, c'est de l'absorption; elle est tout à fait comparable au grossissement d'une goutte d'eau dans une atmosphère saturée de vapeur. Si les organismes naissent et meurent ou — ce qui est plus simple — ont un commencement et une fin, il en est de même pour les inorganismes. Si les organismes procèdent uniquement d'organismes semblables, il en est de même pour les inorganismes, tant qu'il ne s'agit point de combinaisons d'éléments : il n'est pas possible, actuellement, de tirer un morceau de fer d'autre chose que d'une masse de fer. La reproduction aussi est une caractéristique des organismes; sous sa forme la plus simple qui est la reproduction par bipartition, elle consiste en un détachement d'une parcelle de matière d'une masse qui lui est semblable, absolument comme pour les minéraux. Le mouvement également est une caractéristique des organismes, attendu qu'il est inséparable de la matière. La sensibilité, sous sa forme la plus simple, n'est pas séparable du mouvement.

La vie est un procédé d'oxydation continue durant lequel la matière usée (brûlée) est constamment remplacée. Le mouvement vital dans ses détails est d'une complexité grandiose, infinie : considérée en son ensemble, elle est la résultante, d'une part, d'un mouvement concentrant qui entraîne l'organisme vers l'inertie, vers la mort; d'autre part, d'un mouvement radiant qui le conduit vers la dissolution. L'organisme est le champ de bataille de ces deux mouvements opposés qui le consument, et exigent une assimilation continue de matière nouvelle qui permette le fonctionnement de la machine.

(*A suivre*). Florentino AMEGHINO.

(1) Voir *l'en dehors* n°s 47, 48, 51.

Aux Compagnons

On nous communique force suggestions concernant la situation financière de l'en dehors. *Ici, on nous conseille d'augmenter le prix de vente de l'exemplaire (on nous fait remarquer, par exemple, que le* Canard enchaîné, *qui ne contient pas plus de matière que notre journal, se vendra sous peu 40 centimes). Là on nous propose d'accroître de 1 ou 2 francs le prix d'abonnement, voire de le doubler, etc.*

Nous envisageons une solution plus opérante, croyons-nous. Qu'un certain nombre, qu'un bon nombre de nos abonnés souscrivent deux abonnements au lieu d'un, non pour le plaisir de recevoir 2 exemplaires d'un même journal, mais dans la ferme intention, grâce à son numéro supplémentaire, de recruter un nouvel abonné dans l'année. Ou bien qu'il obtienne de son marchand de journaux habituel de mettre en vente, de façon apparente, le deuxième exemplaire qu'il reçoit; ce serait étonnant que dans l'intervalle qui sépare chaque apparition de l'en dehors *cet unique numéro ne trouvât pas acquéreur... On peut toujours essayer.*

On peut vendre l'en dehors *dans les grandes réunions publiques ou autres que peuvent fréquenter les anarchistes. Cela se sait assez longtemps à l'avance, de telles réunions, et on peut être à peu près certain qu'en demandant 25 à 50 exemplaires, on n'en sera pas pour ses frais. En nous avertissant 15 jours à l'avance environ, nous augmenterons d'autant notre tirage.*

La question est de diminuer le prix de revient par l'augmentation du tirage et non pas, au détriment de la propagande, d'augmenter le prix de vente du numéro. Si tirage et prix de revient restent les mêmes, nous continuons à dépendre des souscriptions. Forcément.

« **Ainsi chantait un en dehors** » *paraîtra en avril. Il va sans dire que nous donnerons, comme à l'habitude, plus que nous avons promis, c'est-à-dire davantage de pages que le comporte l'annonce de la souscription. Mais cette souscription sera close* irrévocablement le 15 avril. *Ce volume tiré à un nombre restreint d'exemplaires sera mis en effet en vente au prix de 7 fr. 50, sa valeur réelle. Une édition spéciale contiendra la liste des souscripteurs.*

Il y a donc intérêt, pour ceux que ce livre intéresse — et nous pouvons insérer que c'est tout autant le récit d'une vie cérébrale et sentimentale qu'un recueil de poèmes — à souscrire tout de suite.

Qu'est-ce que 5 francs actuellement, 1 franc à 1 fr. 25 d'avant-guerre ?

Le prochain numéro paraîtra du 20 au 25 février. E. A.

Discutons...

Il y a des heures où je ne demande pas mieux qu'à discuter. Et sans acrimonie encore! Je me trouve justement dans l'une de ces heures-là. Et n'est-ce pas de la discussion que jaillit la lumière — parfois?

***

On reproche à *l'en dehors*, on me reproche personnellement d'être *orthodoxe*. J'en souris, mais c'est pourtant comme cela. Simplement, remarquez-le, parce que nous aimons les étiquettes exactes sur les flacons. Eh bien, nous persistons à prétendre qu'il n'y a rien de commun avec l'orthodoxie à vouloir que la margarine soit étiquetée « margarine » et non « beurre », le coton « coton » et non « laine », l'aramon « aramon » et non Clos Vougeot. Lorsque des « anarchistes » prennent parti plutôt pour l'une que pour l'autre des organisations politico-archistes qui se disputent le pouvoir, nous disons aussi qu'il y a tromperie sur l'étiquette. On n'est pas plus forcé de s'afficher anarchiste quand on ne l'est pas, que d'afficher « farine » ce qui est talc. C'est une question de se montrer tel qu'on est et rien d'autre.

A quoi, quand on considère de près leur œuvre — à quoi *de neuf* ont abouti les redresseurs de l'individualisme? Voilà ce que je m'efforce de découvrir, mais en vain je l'avoue humblement. Inciter les anarchistes au vote, mais d'autres qu'eux les avaient précédés sur cette pente! Ils ne connaissent rien de l'histoire de l'individualisme anarchiste, ces ignorants. Emile Janvion le fit jadis. On peut retrouver dans *l'anarchie* des critiques véhémentes adressées à Sébastien Faure à cause de la mollesse dont on l'accusait de faire montre en temps d'élections; on lui rappela également qu'à Lyon il avait — il y a longtemps certes — préconisé le vote en faveur d'une liste socialiste ultra-révolutionnaire.

La seule action pratique où aient abouti les « redresseurs » en question, c'est leur mouvement en faveur de la reconnaissance *légale* de l'Objection de conscience en matière de Service militaire (et cela seulement). Mais on s'aperçoit tout de suite que la réussite de cet effort aboutirait à créer une minorité de privilégiés, qu'en échange d'un service civil quelconque l'Etat exonérerait du risque des champs de bataille.

Mais le malheureux qui s'ignore, entraîné dans la guerre, ouvre plus tard les yeux, quand le conflit fait rage, non pas par « motif de conscience » mais parce qu'il se refuse de risquer sa peau davantage pour une cause qui n'est pas sienne — cet infortuné que la guerre a révélé à lui-même, les « objecteurs de conscience » pour motif religieux ou philosophique, l'abandonnent bel et bien à lui-même, le laissent livré à toutes les représailles des jugements sommaires ou des cours martiales.

Quant à la polémique de personnes le procédé sert depuis longtemps. Exploiter une tendance potinière, trop répandue en nos milieux, pour acquérir une clientèle en émettant sur les nuances de la vie privée d'un militant des critiques dignes des attendus d'un président de cour correctionnelle, c'est plus qu'anti-individualiste, c'est absurde. Sans être illogique, je le répète — et il faut que ce soit répété — on ne peut *demander* à un amoral de se conduire selon la moralité courante. Ou on fait montre d'autorité. Vous a-t-il fait connaître le point où il pousse son amoralisme? Dès lors que les manifestations de son amoralisme n'impliquent pas recours à la violence physique ou à la loi; dès lors qu'elles ne se mettent pas en travers de votre évolution, à vous, votre immixtion est d'ordre archiste!

Je mets au défi les « redresseurs » de l'individualisme « libertaire » de dresser un résumé de leurs aspirations qui approche de notre « A B C des revendications individualistes anarchistes » — qui n'est pourtant que le condensé de l'édition italienne de l'*Initiation Individualiste* — (supplément au n° 49/50 de *l'en dehors*). Cela simplement à cause de l'inconsistance des concepts au dedans desquels se meut *leur* individualisme: adversaire de l'autorité tout en étant prêt à reconnaître que sur certains points, elle a du bon; ami sans l'être du meilleur des gouvernements, fût-il social-démocrate ou bolchéviste; niant l'Etat tout en acceptant son intervention. Tout essai d'établir non pas une doctrine, mais une table de réalisations est interdit à ces pseudo-redresseurs parce qu'ils ne savent pas bien eux-mêmes si leur mentalité évolue *en dedans* ou *en dehors* de la mentalité moyenne — donc médiocratique — du troupeau humain pris en général. Leur amorphisme leur interdit toute influence réalisatrice qui sorte trop d'un certain convenu.

On peut certes trouver à redire à *l'en dehors*, à celle-ci ou celle-là de ses campagnes, à tel détail de sa « ligne de conduite ». Mais ce qu'on veut ici, on le sait et on le veut tout de suite, sans remettre à demain la sensation ou la jouissance qu'on peut obtenir *dès maintenant*.

***

Mais assez là-dessus.

Enzo de Villafiore lui non plus, n'a rien trouvé de bien neuf. Tout le monde, dans le milieu actuel, s'entend avec son semblable quand son intérêt immédiat y trouve son compte, quitte à se retourner contre lui dès qu'il découvre profit.

C'est vieux, cela, comme la domination et l'exploitation!

Enzo de Villafiore oublie que mon *ignorance* de la durée de *l'état de camaraderie* manifestée par tout copain à mon égard constitue un aléa tellement grave, dans une « humanité anarchiste », qu'elle implique le retour vers l'organisation étatiste, la résurrection de la protection gouvernementale. Si me sentant le plus faible et le moins rusé, je ne consens cependant pas à être la proie des « individualités guerrières qui vivront de rapine et de pirateries », je m'armerai pour me défendre; je m'associerai avec d'autres copains armés comme moi; comme il nous est impossible de nous tenir toujours sur le qui-vive, il est certain que nous finirons par confier à d'autres le soin de nous défendre ou « protéger ». Et qu'on le veuille ou non, c'est la police qui renaît, tout le mécanisme judiciaire qui se reconstitue. Du même coup, adieu le polymorphisme; comment se livrer aux expériences diverses auxquelles la vie sollicite « l'être en liberté », si sa liberté ne lui est pas d'abord garantie?

C'est là tout le problème. Il y a *toujours* intérêt pour des individualistes anarchistes à *s'entendre* et à résoudre leurs conflits par de mutuelles concessions — application du principe de réciprocité. Il n'y a aucun désir de possession exclusive d'une chose donnée qui surpasse *l'intérêt* que les individualistes ont à maintenir entre eux l'état de camaraderie. Il n'est pas si difficile — avec de la bonne volonté — de s'entendre pour posséder successivement ou alternativement cette chose si convoitée et si rare en même temps, qu'il n'en existe sans doute qu'un exemplaire unique! L'entente, je le répète, est *préférable* à l'extermination du copain qui lui non plus n'a pas voulu céder. Elle est préférable, au point de vue égoïste le plus pur, au procédé d'extermination, d'abord parce que celui-ci me privera d'un camarade — et est-il un objet au monde qui compense la perte d'un camarade? Ensuite parce que ce procédé produira à mon égard, dans le milieu, une méfiance justifiée; tous ou presque tous mes compagnons *d'aujourd'hui* s'éloigneront de moi — savent-ils si *demain* je n'agirai pas de même façon vis-à-vis d'eux?

Pour qu'isolé ou associé « l'être en liberté » se livre à toutes les expériences auxquelles la vie le sollicite, force est que dans le « milieu libre » règne la *sécurité*, la garantie que la pensée et la réalisation ont pleine faculté de se propager et de se poursuivre, tant qu'elles se déroulent sans empiéter sur autrui. Empiéter sur autrui, c'est somme toute, l'obliger violemment à juger et œuvrer comme vous le faites, ou à vous livrer contre son gré ce qui est « sien » — ce qu'il n'a pas obtenu par l'exploitation d'autrui. La « légitime défense » ressort de l'instinct de conservation individuelle et aucun anarchiste ne saurait y objecter — « agresser », « violenter » est la négation même de la base de l'anarchisme. Dans tout milieu individualiste anarchiste les « individualités guerrières » qui s'imposent par la force brutale font figure de contre-anarchistes. Les individualités guerrières qui « vivent d'une vie de rapines ou de pirateries en lutte avec tous les groupes sociaux » ne se comprennent que dans les sociétés semblables à l'actuelle, qui s'opposent au multilatéralisme individuel ou social.

Pour que subsiste, vive, se développe un milieu individualiste il est nécessaire que la passion de la recherche et de la réalisation des expériences *remplace* la lutte brutale et guerrière entre « êtres en liberté ». Seule la *sécurité* de la vie individuelle, de l'être et de l'avoir personnel, peut garantir l'acte de recherche, de découverte, d'essai, de mise en pratique — isolément, par groupes d'affinités restreintes, en association.

Les « individualités guerrières » ne disparaîtront pas. Nul ne le souhaite. Mais elles consacreront leur esprit belliqueux, leurs facultés d'entreprise, à douer de plus d'ardeur, de hardiesse, de risque, d'audace, les expériences auxquelles elles se livreront. Et c'est ce qui différenciera leurs réalisations de celles, moins colorées, que mettront sur pied leurs compagnons, de tempérament plus pacifiques. Leur égoïsme même leur dictera — afin de pouvoir poursuivre leurs expériences jusqu'au bout — de *ne point contraindre brutalement* autrui à à leur servir de sujets aptes à leur permettre de maintenir leur « volonté de vie et de joie ». C'est cela au contraire que fait le tyran et c'est pourquoi il demeure mon ennemi — même si, par impossible, sa dictature m'était favorable — à moi qui ne veut rien obtenir d'autrui, que par la persuasion ou l'insistance *en dernier ressort*.

Les « pécheurs » et les « dissolus » sont tout autant des miens qu'ils peuvent l'être pour Enzo de Villafiore. Je me sens l'un d'eux. Et quel anarchiste ne l'est pas si on va au fond des choses? Je n'impose même aucun frein au degré de « péché » et de « dissolution » — ce serait faire de l'archisme. Je veux seulement que « pécheurs » et « dissolus » s'associent et expérimentent entre eux et ne se servent que des procédés de *propagande* (persuasion inempiétante et insistance inagressive) pour amener à les rejoindre ceux qui évoluent sur un autre plan qu'eux.

***

Le camarade Félix Witte, de Berlin, me signale une série d'articles parus dans l'organe communiste anarchiste *Der Freie Arbeiter*, polémique dirigée contre Plekhanow et signée Miguel Villafranca. Miguel Villafranca veut absolument dégager le communisme de l'individualisme anarchiste. « Qu'il « soit entendu une fois pour toutes « que l'anarchisme est communiste, et « que les organisations qui appartiennent « à l'Union universelle n'ont rien « à faire avec la paire de conventicules « individualistes qui peuvent exister — « qui sait où? » — « L'égoïsme individualiste, de Stirner à Mackay, le concept « de l'*Egocratie* n'a rien à faire avec le « communisme anarchiste » — « L'individualisme Stirner-Nietzsche-Mackay « n'a rien à voir avec l'anarchisme, etc. » Je me permettrai de renvoyer Miguel Villafranca à Elzbacher. Il ne perdrait pas son temps à le relire. Villafranca me permettra aussi de lui faire observer que somme toute, le mouvement communiste anarchiste n'a rien bouleversé jusqu'ici en Allemagne. Pour le reste il sait aussi bien que moi que l'individualisme anarchiste ne se base pas sur Nietzsche; qu'il lise le dernier ouvrage de Mackay et il s'en rendra rapidement compte. S'appuyer sur Proudhon pour défendre le communisme anarchiste, c'est oublier que la notion de « contrat volontaire » est à la base de l'individualisme anarchiste.

J'ai écrit dans le dernier numéro que le communisme anarchiste vrai, *sincère*, qui ne s'impose pas, qui veut être pratiqué seulement par ceux à qui il plaît — est un accident de l'individualisme « associationniste ». Le communisme qui veut s'imposer à qui il ne plaît pas, dès lors qu'on le laisse s'organiser à sa guise, le communisme qui *s'impose* n'est pas anarchiste. Il n'y a pas à sortir de là. Tout communisme qui empêche aux autres tendances de l'anarchisme de se manifester fait acte d'autorité. Le communisme ne peut être anarchiste qu'à condition d'admettre que l'unité humaine peut — toute idée d'anarchisme étant laissée de côté — se déterminer pour une conception de la vie autre que communiste. Tout communiste qui ne reconnaît pas cette *liberté de choix* à l'unité humaine cesse *ipso facto* d'être anarchiste. Le communisme anarchiste n'est donc qu'un accident, un aspect de l'individualisme anarchiste. Nous y reviendrons.

***

Je reçois la lettre suivante:

Mon cher Armand. — En envoyant mon réabonnement, je jette quelques réflexions sur le papier à propos des articles de « Bévent » et de « Aurora ».

Tout d'abord, je voudrais bien savoir ce qui est « anti-anarchiste » (Bévent) dans l'organisation?

Un copain me disait dernièrement: « Ne sommes-nous pas organisés dans notre vie de famille, dans notre intérieur? ». Je crois qu'il avait raison.

« Ordre » ne signifie pas autorité et, à la base de toutes choses, nous désirons de l'ordre. Or, si nous avons de l'ordre, avant d'entreprendre quoi que ce soit, ne chercherons-nous pas à nous entourer du plus grand nombre de concours possible?

Vous me direz alors qu'il y aura « association ». D'accord; mais ne faudra-t-il pas à ce moment organiser l'effort que nous voulons faire ensemble? Est-il possible d'admettre que les uns tireront à hue, les autres à dia? Et que tous se réclament du même but à atteindre? Non, je ne le crois pas et je trouve de grandes contradictions chez les adversaires de l'organisation.

« L'organisation nie l'anarchie » dit Aurora, qui ajoute « un anarchiste ne peut admettre que des associations consenties librement... » (Nous n'avons pas la prétention de faire violence aux individus pour les amener à s'organiser avec nous.)

En ce moment, les communistes-anarchistes essaient de grouper toutes les volontés ayant quelques aspirations communes, en une vaste organisation (ou association) pour que l'effort soit plus coordonné, pour que les moyens de propagande deviennent plus étendus. En un mot, nous comprenons que « l'union fait la force! »

En quoi sommes-nous moins anarchistes ou « anti-anarchistes » (Bévent), depuis que nous essayons de faire régionalement, nationalement et internationalement ce que nous faisons dans nos groupes locaux depuis toujours?

Sans être partisans de règles et de sanctions, nous devons tenir compte, que quoi que nous fassions, nous vivons dans une société formidablement organisée, possédant de monstrueux moyens d'oppression contre lesquels se brise notre propagande.

Et c'est devant cette situation que des camarades nous reprochent de vouloir unir nos efforts!

J'avoue humblement ne pas comprendre. Je serais heureux de trouver dans les articles du genre de ceux précités, autre chose que des affirmations.

Des arguments s'il vous plaît, ou alors dites-moi où sont les sectaires?

Léon Wastiaux.

Je n'ai pas oublié la devise proudhonnienne dont Tucker ornait chaque numéro de son journal *Liberty*: « La liberté est la mère de l'ordre ».

Tout d'abord, ce que j'ai cité de Miguel Villafranca montre que le communisme anarchiste ne manque pas de « sectaires ». Deuxièmement, n'importe quel nombre d'anarchistes peuvent se réunir et s'associer pour quelque besogne que ce soit; dès lors qu'ils ne font pas appel à l'intervention étatiste, excluent la politique et n'excommunient pas les anti-autoritaires qui ne veulent pas s'unir à eux — il n'y a rien d'antianarchiste dans leur action.

Naturellement, il est essentiel qu'ils ne cherchent ni à entraver ni à disqualifier les autres associations d'anarchistes ou les isolés qui œuvrent parallèlement à eux, mais suivent d'autres voies.

Il y a des communistes anarchistes qui sont à tendance syndicaliste, d'autres qui nient que le syndicalisme ait quoi que ce soit à faire avec l'anarchisme. Il y a des individualistes partisans de se grouper pour une action définie et d'autres qui ne veulent entendre parler que de l'action personnelle. Ces différents communistes et individualistes anarchistes justifient l'existence de tactiques, d'associations, de groupements différents. La conception même de les plier contre leur gré, à une tactique uniforme est antianarchiste en soi. Le problème n'est pas que *tous soient réunis* en un seul faisceau pour agir, mais que *tous agissent* sans qu'il vienne à l'idée d'aucun de gêner ou de disqualifier les manifestations de leur activité — associée ou isolée — puisque cette activité tend au même but: l'annihilation ou tout au moins le recul de l'archisme (ou de l'oppression) dans tous les domaines.

***

Des amis de *l'en dehors* me demandent si s'occuper des « branches de la tenaille fasciste ou bolcheviste » n'est pas, pour nous individualistes anarchistes, nous mêler au déterminisme politique de l'histoire. Il y a dans le fascisme autre chose que de la politique, il y a un état de contrainte si resserré qu'il interdit à l'individu de manifester, de publier même ce qu'il pense, tout *apolitique* soit-il. Je sais de source certaine que les conditions où se traîne la vie intellectuelle sont insupportables en ce moment au-delà des Alpes. C'est le mouchardage, la surveillance, la menace du gourdin, de l'incendie, les restrictions de toute sorte qui pèsent sur nos camarades de là-bas. Réagir contre le fascisme constitue ainsi tout bonnement un témoignage de sympathie à leur égard.

E. Armand.

Pointes sèches

— Il en faut bien, des riches, qui dépensent beaucoup pour faire vivre les ouvriers!

— Comme il faut des apaches pour faire vivre armuriers, flics et juges; comme il faut des guerres pour faire vivre les fournisseurs d'armée et officiers; comme il faut des épidémies de choléra pour faire vivre médecins et infirmiers; comme il faut des bistrots pour faire vivre les aliénistes.

Gabriel.

Sédentarité et Propagande

L'autre jour en réfléchissant à la propagande, je me demandais pourquoi les camarades qui se sentent aptes à propager nos idées par la parole, ou par l'écrit, demeurent-ils toujours dans le même endroit, ou s'en éloignent-ils si peu. Il y a pourtant partout des consciences à éveiller, des énergies à stimuler, des individus à faire se révéler à eux-mêmes.

En se plaçant au point de vue propagande, ne serait-il pas préférable que ces camarades soient moins sédentaires? En séjournant moins longtemps dans un lieu, en plantant leurs tentes en des endroits divers et nombreux, ils pourraient atteindre un plus grand nombre d'individus, œuvrer dans un champ plus vaste et leur travail serait plus fécond.

Qu'est-ce qui peut bien les retenir ainsi là où ils sont installés?

Leurs emplois, leurs travaux, leurs affections?

Mais ils pourraient, autre part, se créer de nouvelles amitiés, de nouvelles amours; trouver des emplois identiques, accomplir des travaux semblables, ou différents.

Ceci dit pour les camarades qui ne s'occupent pas exclusivement de propagande et que leur travail fait vivre.

Quant à ceux qui tirent leurs ressources de leurs écrits, de leurs talents d'écrivains, d'orateurs ou de chanteurs, n'auraient-ils pas intérêt à voir souvent d'autres pays, d'autres visages?

Pour tous, ceux-ci comme les autres, n'est-ce pas la peur de l'inconnu qui les retient?

Sinon, qu'est-ce?

Père Peinard.

Grandes Prostituées et fameux Libertins [39]

La Grande Prostituée La Papesse Jeanne

Dans l'Apocalypse, le chant prophétique sur lequel se termine le recueil des livres religieux chrétiens — le Nouveau Testament — il est question « de la Grande Prostituée qui est assise sur les Grandes Eaux. C'est avec elle que les rois de la terre se sont livrés à l'impudicité, et c'est du vin de son impudicité que les habitants de la terre se sont enivrés ». L'auteur du livre est transporté en esprit dans un désert et là il voit « une femme assise sur une bête écarlate, pleine de noms de blasphèmes, ayant sept têtes et dix cornes. Cette femme était vêtue de pourpre et d'écarlate et parée d'or, de pierres précieuses et de perles. Elle tenait dans sa main une coupe d'or, remplie d'abominations et des impudicités de sa prostitution. Sur son front était inscrit un nom, un mystère: Babylone la Grande, la mère des impudiques et des abominations de la terre. Et je vis cette femme, ivre du sang des saints et du sang des témoins de Jésus » (1)

L'Apocalypse contient une promesse que la chute de la Grande Prostituée aura lieu « bientôt » et certainement les premiers chrétiens ont cru que leur génération « ne passerait pas » avant que le Christ ne fût revenu sur la terre pour y instaurer la « nouvelle Jérusalem ». Pendant les premiers siècles on pensa que cette Grande Prostituée, c'était la Rome impériale, la Rome des persécutions et des édits antichrétiens Plus tard, les sectaires, les hérésiarques du Moyen-Age, les réformateurs dénoncèrent en la Grande Prostituée la Rome Papale, sise sur les sept collines enceintes dans la ville impériale de jadis. La bête écarlate, c'est le collège des cardinaux, qui élit les papes. La coupe d'or, c'est l'argent produit par les Indulgences. L'impudicité, c'est la luxure à laquelle est en proie le clergé et qui s'étale dans la Ville Eternelle avec plus de cynisme encore qu'ailleurs. Le sang des témoins et des saints, n'est-ce pas celui, répandu à torrents, de ceux qui ne veulent pas s'incliner devant le dogme et devant la Papauté?

Les saints, les témoins de Jésus, n'était-ce pas ces Albigeois victimes de la passion de Blanche de Castille pour Romain Bonaventure, cardinal de Saint-Ange, légat du Pape Honoré III? Craignant de ne pouvoir entraîner Louis VIII contre les puissants hérétiques du Midi de la France, il prit le parti de séduire la reine, la vraie maîtresse du Royaume, et parvint à ses fins. Ne furent-ils pas des « témoins », ces avignonnais passés au fil de l'épée malgré la promesse royale? Certes, la Grande Prostituée, ses impudicités, ses abominations, se retrouvent dans la Rome catholique trait pour trait.

Est-il vrai, discutant impartialement, que Rome fût la capitale de la corruption religieuse, le centre d'où émanait la « démoralisation » moyenâgeuse?

Nous nous contenterons comme réponse à cette question, de fournir quelques extraits tirés des écrivains catholiques eux-mêmes. Il faut convenir qu'ils donnent raison aux puritains qui assimilèrent et assimilent encore la Rome Papale à la Grande Prostituée.

« De capitale du royaume du Christ — écrit le jésuite Madeu — ses mœurs l'avaient transformée en royaume de la concupiscence, en siège des plaisirs immondes, en patrie des prostituées... où les ministres du sanctuaire bondissaient de l'autel dans les lits du déshonneur, où l'on faussait les balances de la justice sur les injonctions de l'empire de la fornication, où les clés de ses trésors et de ses grâces se trouvaient aux mains des adultères, où les proxénètes les plus infâmes étaient les confidentes de ses prélats et de ses princes ecclésiastiques. »

« Ville où les prostituées sont comme des matrones — rapportaient à Paul III ceux qu'il avait chargés d'une enquête — que suivent en plein jour les nobles, familiers des cardinaux et du clergé. »

« Pourrais-je passer sous silence la multitude des prostituées et le troupeau de *jeunes garçons*... et le sacerdoce alternativement acheté et vendu? Le peuple ignorant, scandalisé des mauvais exemples que sans cesse et de tous côtés il a sous les yeux, abandonne toute espèce de culte et redoute même jusqu'à la piété. » (*Pic de la Mirandole devant le concile œcuménique de Latran*) (1).

« D'où vient le libertinage des jeunes filles et des jeunes gens, sinon que celles-là sont séduites par les procureuses, par leurs amies, par les ecclésiastiques qui fréquentent la maison. » (*Olivier Maillard, sermon dominical, dom. 3, serm. 6, fol. 14*) (1).

« Les gens d'église qui vivent dans le désordre et le sacrilège, la simonie et le concubinage, mangent avec les courtisanes la rente de l'église destinée au soulagement des pauvres et livrent à des femmes publiques les biens du Crucifié. » (*Serm. de S. S. Felipe y Santiago, fol. 377, y de S. Trinidad, fol. 74*).

« Une des plus grandes injures de ces temps-ci c'est de jeter à la face de quelqu'un la faute de son père ou de sa mère, en le traitant de fils de curé. » (*Dom. 4, Cuadrag., fol. 105.*)

Tant que dura le pouvoir temporel des Papes, la prostitution paya une redevance au Saint-Siège.

Si dans certains diocèses les grands vicaires recevaient la permission de commettre l'adultère pendant l'espace d'une année, si dans d'autres on pouvait acheter le droit de forniquer impunément pendant tout le cours de sa vie; si l'acheteur en était quitte en payant chaque année à l'official une quarte de vin (1) — c'est parce que l'officialité trouvait dans les Décrétales des Papes, le pouvoir qu'elle s'arrogeait sur le « péché d'impureté ». « Tout est commun entre nous — disait le canon — même les femmes. » Le pape Sixte IV revêtit de sa signature une requête où on lui demandait la permission de commettre le péché de luxure pendant les mois caniculaires.

On nous a conservé le curieux tarif des amendes. Dans les Flandres, par exemple, une simple promenade ou *Wandeling* (la *criminal conversation* anglaise) ne coûtait que 3 sols et 1 denier; mais on ne payait pas moins de 9 livres pour être quitte d'un adultère. N'importe où, dans les *dix* pays tirés de l'ancien empire romain, les « péchés » les plus affreux se rachetaient à prix fixe: blasphèmes, parjures, sacrilèges, usure, fornications de toute espèce, sodomie, adultère, mariages irréguliers, viols, incestes, sortilèges, hérésie, combats dans les cimetières, exploitation du vice dans les bordels, etc. La *coupe d'or* s'emplissait. Et le « pécheur », après avoir payé l'amende prescrite, se sentait repourvu d'une conscience libre et nette.

On disait d'ailleurs au Moyen-Age *Qui Roma vide, perdetur fide*: « qui voit Rome, perd la foi ». Pour détourner la jeunesse de la pédérastie, les femmes adoptèrent un décolleté très suggestif, surtout dans les jours de grande fête. On se souvient de la réponse de ce Pape, auquel, le jour de son couronnement, le cardinal-camerlingue faisait remarquer un crucifix d'or suspendu entre les seins opulents d'une jeune et belle romaine: « Le calvaire est plus beau que la Croix! »

Lorsque de Rome le Saint-Siège fut transféré à Avignon, il y amena un déréglement de mœurs inouï, ce qui fera dire à Pétrarque (qui résidait en Avignon vers 1326): « Dans Rome la Grande, il n'y avait que deux courtiers de débauche, il y en a onze dans la petite ville d'Avignon. »

Parler de la Rome Papale et de la luxure de la cour pontificale sans faire allusion à la Papesse Jeanne serait inadmissible.

A-t-il existé réellement entre le pontificat de Léon IV, et celui de Benoît III un pape du nom de Jean VIII dont le nom fut biffé de la liste des Pontifes? Ce pape fut-il une femme? On a répondu par l'affirmative et par la négative.

Barthélomé Sacchi, surnommé *Platino*, bibliothécaire du Vatican, publia en 1479 et par ordre de Sixte-Quint une « Histoire de la vie des Papes ». Dans cette histoire, il insère la vie de Jean VIII, successeur de Léon IV, et déclare que ce prétendu Pape était une femme, née en Angleterre (d'autres disent à Mayence), excellement douée, laquelle, après avoir fait de fortes études à Athènes, fixa sa résidence à Rome. Son savoir extraordinaire la fit élever au trône pontifical en 855, année de la mort de Léon IV. Elle aurait eu des relations amoureuses avec l'un de ses serviteurs (ou dignitaires); enceinte, elle aurait accouché en pleine procession, entre le Colisée et l'église Saint-Clément, à Rome; elle serait morte dès sa délivrance, bien que selon une autre version, elle aurait été lapidée sur le champ. Elle aurait occupé le siège apostolique deux ans, un mois et quatre jours. Platino affirme ce fait comme certain. Il raconte ensuite comme admis, quoique douteux, qu'à la suite de cet incident, chaque fois que l'on élisait un Pape, il prenait place sur un fauteuil percé, dans la chapelle de Saint-Jean-de-Latran, lequel expédient permettait de vérifier son sexe réel.

Des historiens ont brodé sur le récit primitif: La dite Jeanne serait entrée à l'âge de 12 ans dans un couvent de Fulda; elle serait partie plus tard en Grèce avec un jeune moine, son amant, etc. Mais le roman est déjà assez beau par lui-même sans y ajouter.

La première mention historique du pontificat de Jeanne remonte au XIe siècle et est due à Marian Scot dont voici les paroles: « A Léon IV succéda une femme, Jeanne, pendant 2 ans. 5 mois et 4 jours ». Au XIIe siècle, Godefroy de Viterbe, dans son *Panthéon*, Otta de Freisingen, dans son *Histoire Générale*; au XIIIe siècle, Martin de Troppau, chapelain du Pape Clément IV, Jean de Mailly, Etienne de Bourbon, s'accordent pour admettre l'existence d'une papesse. Plus tard, Bernard Guy, inquisiteur de la Foi, Piccolomini (Jean II), etc., seront du même avis. Théodoric de Niem, secrétaire de plusieurs Papes, a témoigné avoir vu à Rome une statue représentant Jeanne et sa fille, fait attesté par d'autres chroniqueurs. Sixte-Quint fit jeter au Tibre ce monument.

(*A suivre*).

Emilio Gante et E. Armand.

(1) Apocalypse, XVII, 1 à 7.

(1) Je cite d'après une version espagnole (E. A.).

(1) Dulaure.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

Une controverse sur l'éducation.

A l'*Institut Kropotkine*, à Stelton, aux Etats-Unis eut lieu récemment, devant un nombreux auditoire, une controverse entre Hippolyte Havel, l'éditeur de *The Road to Freedom* et le camarade Ferm, co-directeur (?) de l'*Ecole Moderne* de Stelton. Le sujet de la controverse était celui-ci : FAUT-IL ENSEIGNER L'ANARCHISME AUX ENFANTS? Havel défendit l'affirmative. Il soutint que l'éducation reçue par l'enfant dépend largement de la situation économique des parents. L'idée actuelle qui est à la base de l'enseignement de l'Ecole Moderne laisse l'enfant désarmé et ignorant du monde contre lequel il va avoir à se mesurer. Il faut enseigner à l'enfant l'idéal anarchiste, l'idéal de la liberté, non par la force, mais par sa mise en contact, au cours de la classe quotidienne, avec ces notions. Les parents, l'éducateur doivent se servir de toutes les occasions pour guider l'enfant dans cette direction.

Ferm, dans sa réplique, soutint que Havel avait adopté la vieille attitude conservatrice, rejetée par l'éducateur moderne. On ne peut pas inculquer une idée ou un idéal par le verbe. La parole n'a jamais développé la *pensée*. L'idée est affaire de *développement personnel*. Si vous fournissez à un enfant une idée toute faite, pensée d'avance, vous le détournez de son propre centre individuel. Vous ne stimulez pas son esprit, vous en entravez le développement. Pour *développer* son esprit, l'enfant doit *s'en servir*. Ne supprimez pas sa décision. Les suiveurs ne servent à rien dans la vie. Les chrétiens primitifs s'efforcèrent d'enseigner et de propager le christianisme, à quoi ont-ils abouti? Les écoles du dimanche, les patronages s'efforcent d'inculquer la morale et les vertus chrétiennes à l'enfant, quelles impressions laissent-ils? Les paroles échouent et échoueront toujours, car c'est *du dehors* qu'elles influencent l'individu, non *du dedans*. *C'est du dedans que l'homme se développe.* Se préoccuper que les facultés intimes de l'enfant, son caractère, son esprit *aient* l'occasion de se développer, voilà la tâche de l'éducateur. Devenir un « avancé », un « anarchiste », un « homme libre » est question d'expérience intime, non de propagande.

Point de vue tolstoïen sur le makhnovisme.

« J'ai lu l'histoire du mouvement makhnoviste et voici mon opinion :

« Jésus a prononcé jadis cette phrase : « Qui se sert de l'épée périra par l'épée ». Depuis deux mille ans ces paroles se sont souvent vérifiées, mais les hommes ne s'en sont pas encore pénétrés. Nous autres anarchistes, qui voulons le bien et l'élevé, nous devrions comprendre ces paroles. Mais il ne semble pas que pour beaucoup d'entre nous ce soit le cas.

« Ma conviction est que *l'absence de violence* seule peut conduire au Meilleur, au Bon, à l'Elevé. La non-violence produit des hommes meilleurs, par suite une vie meilleure. La violence produit le mal, la méchanceté, engendre des hommes mauvais, elle ne les tire jamais du marécage où ils s'embourbent, elle les y enfonce davantage.

« La non violence comme mouvement de masse — par exemple, *la grève générale* — poursuivie jusqu'au bout est irrésistible. Toute puissance est forcée de s'incliner devant elle. Je ne désignerai pas ce mouvement sous le nom de « Grève générale », c'est un mot dont on a trop abusé et n'exprime pas exactement ce que nous voulons, nous autres anarchistes « *Travailler pour nous et non pour autrui* ».

« Il est encore beaucoup de camarades, qui défendent l'idée de violence. Ils n'aboutiront jamais au bien qu'ils désirent incontestablement voir triompher. Par la violence on ne peut réaliser, aucune bonne, aucune belle idée. La violence est un facteur qui n'engendre que le mauvais. La guerre produit le pire, même quand c'est une guerre révolutionnaire. La guerre ne produit que privations, mort, pauvreté, cruauté, etc., lors même que les guerriers sont mus par les idéaux les meilleurs et les plus sublimes... La théorie de la violence, au point de vue anarchiste, est un recul et doit être rejetée.

« Je me base sur les raisons ci-dessus pour me demander pourquoi les camarades de Berlin — c'est eux qui ont commencé — ont édité cette histoire du mouvement makhnoviste, ouvrage qui, défend un « militarisme révolutionnaire » et une « guerre révolutionnaire », nous ne pouvons être que des antimilitaristes, jamais des militaristes. Archinoff voit dans toutes sortes de raisons possibles, qui sont en partie faciles à réfuter, les raisons qui ont empêché le makhnovisme de se développer; mais il ne lui vient pas à l'esprit que c'est à cause du *principe d'autorité*.

« Le seul mode de lutte qui nous convienne à nous autres anarchistes, c'est la *non violence active*. C'est une lutte héroïque, prodigieuse, mais la victoire est au bout. Si nous, anarchistes, ne comprenons pas l'idée et la méthode de la non violence, alors nous disparaîtrons dans le marais de la société actuelle. ADAM DŒRSAM. »

(Erkenntniss und Befreiung)

Ce Stendhal...

— Mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous, ces jeunes gens, à s'éberluer de Stendhal? Il n'y a pas d'auteur qui convienne moins à la jeunesse : Pour Beyle, l'amour est un problème géométrique.

ANATOLE FRANCE (d'après J.-J. Brousson).

Croquignoles

Le R. P. Herriot.

Devant les Blocs Gauchers éblouis, notre Premier a fait un cours de doctrine catholique à en remontrer aux plus gallicans de N. N. S. S. du grand siècle, M. Herriot distingue entre le temporel et le spirituel ; il ne veut pas entendre parler du temporel, de la politique vaticane — « Mon royaume n'est pas de ce monde ». Mais le spirituel — la domination des âmes, le façonnage des intelligences, les mystères de la foi, le curé de campagne — le spirituel, comme il dit, ah ! il ne faut pas y toucher... Que de cléricalisme chez ces hommes d'Etat, mangeurs de curés sur le papier, dénonciateurs par décret de l'opium des peuples, radicaux, socialistes, bolchévistes ! Mais qui pousse donc l'homme d'Austerlitz, feu Lénine et Herriot, le bien vivant, à composer avec le faiseur de pluie, l'augure, le prêtre ? Quel charme l'homme en robe noire possède-t-il donc ? Vous en trouverez le secret dans certain passage de l'épître, vraie ou supposée, de l'épître de l'apôtre Paul aux Romains : Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit : non est enim potestas nisi a Deo quæ autem sunt, a Deo ordinatæ sunt. *Autrement dit, translaté en bon français : « Que toute personne soit soumise aux autorités supérieures ; car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu et les autorités qui existent ont été instituées par Dieu ». L'homme d'Eglise est le fourrier de l'Etat. Les affiches des partisans du maintien de l'ambassade auprès du Pape ne prouvent-elles pas qu'en cela ils sont d'accord avec leurs adversaires ? Quelle politique servira le prêcheur de résignation ? Il n'y a pas d'autre question que celle-là !*

CANDIDE.

THADÉE ZIELINSKI : **La Sibylle,** *trois essais sur la religion antique et le christianisme* (1).

Un livre d'une importance idéologique exceptionnelle vient de paraître. Son titre, un rien ésotérique, c'est *La Sibylle*. Son texte, sans phrases et sans généralisations, constitue simplement une étude des rapports profonds entre le paganisme gréco-latin et le christianisme. Mais les conclusions qu'en tire un lecteur attentif et familiarisé avec l'exégèse, sont immenses. L'auteur, le professeur polonais Zielinski, établit que le *christianisme n'existe pas*. C'est tout bonnement l'Olympe et ses habitants, un peu modifiés par diverses empreintes, dont la judaïque, que rêvèrent les chrétiens.

On se rend compte, sous la forme brutale que je choisis pour définir *La Sibylle*, de la valeur qu'il faut accorder à cet ouvrage. Précisément il nous vient de Pologne, où la plus redoutable des religions chrétiennes, le catholicisme, est reine comme à Delphes le fut longtemps Apollon.

Comment Th. Zielinski démontre-t-il la persistance des dogmes, rites et symboles païens dans le Christianisme? Voilà : Il choisit les centres de polarisation de la religion de Christos. Ce sont : 1° le monothéisme ; 2° le dogme du Dieu fait homme et redevenu Dieu ; 3° le dogme de la mère du Sauveur, restée vierge ; 4° le dogme du paradis de l'enfer et du purgatoire.

Ceci fait, l'auteur établit, sans discours et avec la plus convaincante des simplicités : 1° que les Grecs disaient aussi bien *theos* (dieu) que *theoi* (les dieux) et qu'en somme le dieu chrétien, en trois hypostases, n'est qu'une tentative, *heureuse*, pour marier le polythéisme hellène au monothéisme juif. Ici s'intercale une digression intelligente sur le polythéisme des saints, dans le christianisme. On saisit très bien que ce panthéon correspond, sans plus, à la série des dieux, héros de Grèce, protecteurs de villes comme le sont les saints médiévaux.

2° En ce qui concerne le dieu fait homme et redevenu dieu, dogme de Jésus, Zielinski nous montre que c'est à la fois Apollon, fils de Zeus, consentant à servir Admète comme esclave, et Héraclès, autre fils de Zeus et d'une mortelle. Sa mère était restée fidèle à son mari Amphytrion, quoique l'ayant trompé avec le maître des dieux. (On sent ici poindre l'idée de la vierge-mère). Héraclès meurt sur le bûcher après avoir purgé la terre des monstres et des criminels. Là encore, l'idéologie du rachat s'aperçoit.

3° Le dogme de la vierge-mère sort ensuite tout droit de l'histoire d'Alcmène, mère d'Héraclès. Zielinski nous fait suivre les angoisses d'Alcmène durant les exploits de son fils et son désespoir lorsqu'il meurt sur l'Œta. Et c'est bien l'image, cent mille fois peinte ou gravée, de la *mater dolorosa* que nous entrevoyons déjà ici.

4° Enfin, lorsqu'il s'agit de la justice divine exercée par Dieu sur les morts, l'auteur nous montre le vieil Hadès grec, peu à peu transformé par le désir si humain de faire un départ entre le sort des hommes justes et des injustes, entre ceux qui furent justes au fond du cœur, mais que les circonstances, l'*Ananké* ou le *fatum* redoutés menèrent à des aventures fâcheuses. Ainsi se développa peu à peu l'idée d'un triple au-delà pour le mal, le bien, et le mal racheté.

C'est ainsi que le christianisme l'a formulée. Ici, la religion du Messie doit beaucoup au culte mystique professé à Eleusis. On l'avait considéré longtemps comme une simple curiosité ésotérique. En fait, il constitue précisément une transition entre le paganisme et le *Ieschouisme*. On suit dans mon résumé le développement des idées de Th. Zielinski exposées par *la Sibylle*. On aboutit donc, quoique l'auteur n'aille pas jusqu'à l'exposer catégoriquement, à cette idée : Le Christianisme est la continuation normale de la religion antique. On ne voit pour ainsi dire rien apparaître, dans la religion du Messie, qui soit vraiment neuf. Incorporez le stoïcisme aux dogmes d'Héraclès, d'Alcmène et des héros, et voici même qu'apparaît le caractère moral du christianisme, son principe de religion des faibles, des pauvres et des vaincus.

Ainsi s'impose cette idée neuve : *Il n'y a pas christianisme*. Le paganisme antique, autour du règne de Tibère, a simplement un peu modifié sa terminologie, s'est chargé dans la confusion sociale qui suivit la naissance de l'Empire, de thèses aventices, de croyances issues d'Asie, de dogmes déformés : culte d'Adonis et de Mithra, religions animales (la colombe et l'agneau), foi juive, dévotion à Atys, qui inspirera plus tard Origène et les Ariens. Mais, de départ, il n'en est point. *C'est la même religion qui continue*. Le christianisme est une illusion. Le paganisme seul créa les Basiliques et le Pape n'est qu'un grand prêtre d'Apollon, un Archigalle d'Atys.

Une thèse pareille, par son pouvoir de renouvellement idéologique, est d'une valeur considérable.

Mais Th. Zielinski ne s'en est pas tenu à cette exposition. Il a voulu démontrer que le changement de vocabulaire qui fit du paganisme une religion neuve est lui-même normal et explicable par les prédictions sibyllines de Rome. Ici, nous entrons dans un domaine curieux. La Sibylle avait prévu la fin de l'Urbs au bout de dix siècles, à dater de Troie prise. Cela menait aux environs, selon le comput d'Erathostène, du premier siècle avant notre ère. Dès lors, le peuple Romain anxieux ne vit-il pas *les signes* de la fin du monde se multiplier? Les férocités de Sylla, la conjuration de Catilina, puis la lutte de César et de Pompée, où pour la première fois, le Sénat quitta Rome, se suivent comme de terribles augures. Ensuite, on assassine le Dictateur, alors c'est le début du règne d'Octave : renouvellement politique et fin des plus chères traditions romaines. A ce moment, la préparation psychologique du peuple est faite. Il attend tous les mystères du lendemain. La fin du monde n'a pas lieu, mais les dieux anciens ont perdu leur prestige. Il faudra les rebaptiser pour que la foi leur revienne. Le paganisme renait donc, comme l'oiseau fameux, du bûcher qui l'avait consumé. Mais il se nomme désormais christianisme.

RENÉE DUNAN.

(1) Chez Rieder, 5 francs franco.

Siméon Gueit : LE ROMAN OU LA VIE D'UN CONDAMNÉ A MORT. — René Chaughi : LES TROIS COMPLICES ; Lux : PARASITISME SOCIAL, LES MORTS GLORIEUX (n° 24 et 25 de la « Brochure Mensuelle », 39, rue de Bretagne, Paris-3e).

Renzo Novatore : AL DISOPRA DELL'ARCO, *arte libera di un spirito libero*. [Sous ce titre dont la traduction est : « Au dessus de l'Arc, art libre d'un esprit libre », le groupe « I Figli dell'Etna » (Les fils de l'Etna) de Syracuse vient de publier un recueil de proses rythmées du grand anormal que fut Renzo Novatore. Ce premier volume contient un autographe de l'auteur, une préface biographique d'Auro d'Arcola, un appendice de Toto di Mauro et les illustrations qui l'ornent sont dues à G. Scaccia]. Nous reviendrons sur ce volume dont le prix est de lire 6 pour l'Italie et lire 10 pour l'extérieur.

Julio R. Barcos : LIBERTAD SEXUAL DE LAS MUJERES (La liberté sexuelle des femmes. Nous reviendrons sur ce volume, d'un puissant intérêt); Roman Cortés : MARIA, NONOLOGO; Franck Sutor : GENERACION CONSCIENTE. Editions de la revue « Generación consciente », Alcoy.

Le « Mercure de Flandre » consacre son n° de janvier à notre ami Théo Varlet. En plus d'appréciations de littérateurs divers, ce n° contient plusieurs de ses œuvres inédites. Le « Mercure de Flandre » de même date publie un supplément rédigé par E. Donce-Brisy et tout entier consacré à Robert-Louis Stevenson dans la littérature française et à Théo Varlet comme traducteur.

A nous deux, Patrie !

Un livre écrit pendant la guerre par un réfractaire. La plus violente, la plus précise, la plus impitoyable, la plus complète analyse de l'idée de Patrie. Beau volume de 400 pages vendu au prix de 8 fr. aux souscripteurs (franco de port). Tous ceux qui ne se contentent pas de l'antimilitarisme théorique mais veulent connaître toutes les raisons de l'antipatriotisme actif, tous les anarchistes voudront lire : « *A nous deux, Patrie !* »

Adresser les souscriptions en mandat carte à l'auteur, André COLOMER, rue de Charenton, 259, Paris (12e).

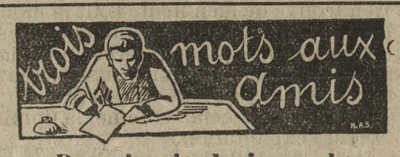
"La Revue Internationale Anarchiste" (polyglotte) — Sommaire du n° 3 (15 janvier 1925) : A propos de la Répression, par Sébastien Faure. — Marxisme ou Anarchisme? par Voline. — Une Consultation mondiale sur les tâches immédiates et futures de l'Anarchisme. Réponses de Content, Soubervielle, Chazoff, Loréal, Sébastien Faure. — Les Livres, par Georges Vidal. — Points de Repère, par E. Armand. — La Chronique Internationale : en Allemagne, par A. Souchy ; en Hollande, par L. Wastiaux ; en Italie, par Vella. — Texte italien et espagnol : 48 pages. Le texte espagnol contient la traduction de deux poèmes d'E. Armand sous le titre *Poesias vibrantes*. — Le numéro : 2 fr. 50. S'adresser à la Librairie Internationale, 14, rue Petit, Paris, 19e.

"Libereso", sommaire du n° 17 (januaro 1925) :
Abase la violento. — Libereso. — Tri glorioza absurdaji. — Okazione kampanio por la amnestio. — Ateismo. — Cherpi. — Ka la turba esas matura. — Por la kolonii anarkisia. — Jurnali. — A nia lekteri.
S'adresser à Jules Vignes, St-Genis-Laval, Rhône (France).

En Allemagne. — Est grand homme ici qui sait s'adapter : morale résultant du régime impérial, mentalité de serviteur et de laquais qui n'a pu disparaître d'un jour à l'autre. Echantillon : Stresemann adoré par toutes les Gretchen et tous les Fritz de la Germanie qui voient en lui leur idéal! On rencontre malheureusement cette mentalité en vigueur dans les milieux qui se dénommaient jadis libéraux et socialistes et cela explique l'état d'être allemand actuel. Une des rares exceptions — un peu originale peut-être — est le publiciste Magnus Schwantje auteur de plusieurs ouvrages, tels que : *Hat der Mensch das Recht Fleisch zu essen?* (L'homme a-t-il le droit de manger de la viande?) — *Friedensheldentum* (Héroïsme pacifiste. — *Gründe gegen die Vivisection* (Les raisons contre la vivisection) et qui est l'un des rares intellectuels allemands qui aient des relations avec les pacifistes français.

Chez W. J. Mœrlins, à Berlin Wilhemsdorf, il vient de paraître une nouvelle édition de l'œuvre de Wilhelm Heinse : *Andighello und die glückseligen Inseln* (Les îles heureuses) roman érotique et à la grecque dont la première édition date de 1787.

Dr KUNTZ ROBINSON.



Pour la vie du journal :

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

Oscar Charette, 15. J. Haining, 1,50. André Ballin, 4. L. Bréhamet, 4. Hennequin Dupré, 4. Al. Blanchard fils, 8. F. Folgoas, 4. R. Moscovino, 0,50. Cornillon, 14. Fournier, 3. Royer (Ch.), 8,50. J. Lopez, 4. M. Marchand, 3. V. Coissac, 5. Grupo libertaria idista, 30. Paul Thant, 2. Lebreton, 1. J. Bel, 4. E. Moreau, 1. Jean Gamba, 2. Léon Marius, 5. Etienne, 2. Labit, 8. Klimovitch, 5. André, 10. Collectes réunions, boul. Barbès: 25,40. Alfred Masson, 4. Couissinier, 2. Collecte Grenoble (par Chauchot), 22. C. de Faget, 4. Van Osthuysse, 2. J. Le Honzec, 1. Roos (par Guiton), 2. L. Molino, 2. Mme Jouhert, 2. Chiappa Hector, 6. Aug. Monier, 1,50. B. Etasse, 4. Gaston Alexandre, 5. J. Taupenas, 5. Eugène Grenier, 1,50. Henry La Bonne, 4. J. Grandjean, 35. Hella Alzir, 5. Maurice Fister, 1. Gourbeyre, 4 A. Verhaeghe, 4 Henri Lavaud, 4. René Delaunay, 4. Anonyme (Alpes-Maritimes), 100. Aug. Dassonville, 1. Pinçon, 2. Copain de Fontainebleau, 20. Louis Botton, 5. Marcel Bruley, 2. Gillot, 7,50 Piriou, 3. Fernand Bohême, 1. Louis Chauvet, 4. Un en dehors, 5. J. Granet, 2. Anonyme de Montereau, 8. Mme A. Costa, 4. Tournoud, 4. J. Verhaeghe, 5. Théo Varlet, 4. Fred Prévost, 4. Albin (brochures diverses), 15. R. de Vlaeminck, 5. Jean Senallès, 4. Elie Sola, 4. Neveu, 4. R. Desroches, 4. Joseph Michel, 10. Anonyme du 6e, 1. Un ami de *l'en dehors*, 10. Mary, 4. R. Iniesta, 2. Lucien Mével, 9. F. O., 4,40. Dubuis, 14. Liste n° 326 (par Abadie), 46,50. Arjan, 4. Chrysostome, 2. Pouchelon, 10. René Cova, 4. Mœller, 4. Collecte réunion 27 janvier (12e), 11,75. L. Wastiaux, 4. Fouillade, 1,50. J. Chazelle, 6,50 J. Serru, 4. M. V., 2. M. Maillat, 4. Tourret, 2. André Fleury, 2 F. de Faget, 5. F. Dubois, 1. — Total : **685 fr. 05.** *Liste arrêtée au 31 janvier.*

— Adresser tous les articles d'argent ou correspondance recommandée au nom de E. ARMAND (*sans aucune indication de prénom*).

MARCEL GIRARD, 17, r. Auguste-Comte, Paris 6e dés. se procurer n° 1 de la "Revue Internationale Anarchiste", contre remboursement.

LUTHY-GAUTHIER. — Tout reçu. E. A.

J. BELLIARD, 64, rue Montoise, Le Mans (Sarthe) désire correspondre avec jeune lectrice de *l'en dehors*.

JEUNE CAMARADE cherche à faire connaissance d'une compagne, âge en rapport pour sorties, habitant Paris ou banlieue. Mac, aux soins de la Librairie Internationale, 14, rue Petit, Paris-19e.

ABONNÉ d. corresp. avec jeune mère partageant idées de *l'en dehors*. ERGALI 9669, poste restante, Rennes.

ALEXANDRE, CHAZELLES. — Reçu souscription pour Philosophie de la Préhistoire. Transmettons à l'auteur.

MARCHAL, Ixelles. — Quand nous régleras-tu ? Crois-tu que ceux qui composent et impriment *l'en dehors* le fassent gratis ? Travailles-tu pour rien, toi ? E. A.

NOUS CHERCHONS camarades dépositaires sérieux pour placer *l'en dehors* à Bruxelles et grandes villes Belgique, qui nous règlent tous les deux n°s. E. A.

NOS CORRESPONDANTS et dépositaires nous faciliteraient beaucoup en nous réglant tous les deux n°s. E. A.

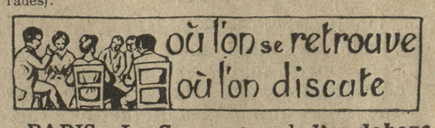
LAVAUD, Bordeaux. — Que deviens-tu ? Il y a longtemps que je n'ai eu de tes nouvelles. E. A.

SCRIVE EUGÈNE, Marc-en-Barœul. Même question. E. A.

Souscription permanente : Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés pour assurer la parution de *l'en dehors*.

Les camarades prendront note que nous n'accepterons plus désormais aucune annonce avec réponse à adresser aux bureaux du journal. Nous nous réservons toujours de modifier les textes envoyés ou de ne pas insérer.

☞ *Le deuxième et quatrième mardis* de chaque mois, à Paris ou dans toute localité de banlieue ou de province à moins de 3 heures de Paris, E. Armand se rendra, après arrangement, pour exposer son point de vue ou de l'*individualisme anarchiste par rapport aux mouvements d'avant-garde* (public et contradictoire) ou de *la liberté sexuelle par rapport à l'individualisme anarchiste* (privé, entre camarades).



PARIS.—Les Compagnons de *l'en dehors* se réunissent le 2e et le 4e lundi du mois, *Salle Hermenier*, 77, boulevard Barbès, à 20 h. 1/2 (métro "Marcadet" ou "Poissonniers").

Lundi 9 février : E. Armand : *L'individualisme anarchiste d'aujourd'hui et ses déviations amorphes.*

Lundi 23 février : E. ARMAND : *Pourquoi suis-je athée?*

Lundi 9 mars : Camille SPIESS : *Gobineau et Nietzsche*, précurseurs et révoltés.

Les camarades désireux de s'entretenir avec E. Armand le rencontreront le *deuxième et le quatrième lundi* du mois, à partir de 15 h. (jusqu'à 18 h. 1/2), à la même adresse.
— Renseignements, vente au numéro, abonnements, brochures, librairie.

— **Cercle Anarchiste** : Causeries-conférences chaque mardi à 20 h. 30, salle Hermenier, 77, boulevard Barbès : Mardi 10 février : *La Paix*, par Marcelle Capy. — Mardi 17 février : *Crime et Société*. Comment j'ai subi 15 ans de bagne, *par A. Mesclou*. — Mardi 24 février : La thèse illégaliste. Les « Bandits Tragiques » et « Chez les Loups », *par E. Armand*.

Langue internationale Ido. — Tous les vendredis à 21 heures, Bourse du Travail, cours supérieur d'Ido et réunion d'*Emancipanto Stelo*. Le cours gratuit par correspondance fonctionnant en permanence, on peut se faire inscrire à n'importe quelle époque. Pour le suivre, recevoir toutes indications sur les cours gratuits ainsi que le « Petit Manuel Complet en 10 leçons » envoyer 0 fr. 50 en timbres à *Emancipata Stelo*, Libertaria Seciono, 37, rue Charlot, Paris (3e).

Nos Centres d'action et d'étude

Questions d'éducation dans un sens anarchiste (Livres, méthode, "écoles"). M. PICARD, 45, rue Zulma Carraud, Issoudun (Indre).

La *Liberté de l'amour* comme facteur de camaraderie individualiste plus efficace. Fred ESMARGES, 22, cité St-Joseph, Orléans (Loiret).

Relations entre Isolés. — Ovide DUCAUROY, La Barrerie, au Favril, par Pontgouin (Eure-et-Loir).

Grupo Libertaria Idista. — Ceux d'entre nos lecteurs que la question intéresserait sont prévenus qu'il existe un groupe idiste, composé exclusivement d'individualistes ou communistes anarchistes. Ce groupement englobe tous les camarades résidant en France. Pour tous renseignements, s'adresser à Jules Vignes, à Saint-Genis-Laval (Rhône) (par correspondance). Cours gratuit de langue internationale Ido, fonctionnant toute l'année au siège du groupe à l'adresse ci-dessus.

« l'en dehors » *est en vente :*

A PARIS : Vis à vis de la Bourse du Travail (angle de la pl. de la République et de la r. du Château d'Eau) ; Librairie des Vulgarisations sociales, 39 r. de Bretagne ; vis à vis du 2, rue Saint Denis (place du Châtelet) ; du 42 boulevard Sébastopol ; du 8 boulev. St-Denis ; du 21 boul. St-Michel ; A la Librairie Sociale, 9 rue Louis Blanc ; 38 r. de la Convention ; 123 aven. Jean Jaurès ; 2 boul. St Martin (angle de la pl. de la République) ; Librairie Internationale, 14 r. Petit ; 46 Avenue d'Italie ; Cercle anarchiste 77 boulev. Barbès (le mardi soir).
Boulogne-Billancourt : 100, avenue de Versailles ; Puteaux, s'adr. à Caille, 38 r. du Marché.

A MARSEILLE : Bibliothèque Sociale, Bourse du Travail ; Bd. Garibaldi, vis à vis de la B. du Travail : des Variétés, rue de Noailles ; de la parfumerie Palanca, sur la Cannebière ; à l'angle Cannebière et cours Belsunce ; Groupe d'études sociales St-Henri. — A LYON : angle rues Centrale et Ponlailerie ; 5 Place Le Viste; 53 cours Morand ; angle Place du Pont; et Cours de la Liberté ; chez Cl. Journet 169 route d'Heyrieux : chez Vignes, à «La Feuille», rue Baron-Chauran, à St-Genis Laval. — A BORDEAUX : kiosque cours d'Albret 40, face au jardin de la Mairie ; au «Club des Réfractaires» (le mardi soir).
A ALGER : chez Néri, dépos. 30, r. de Constantine.
GRENOBLE : s'adr. à Martin, café Morel, r. Taillefer.
LE HAVRE : s'adr. à Le Coadou 24 rue d'Edreville.
LILLE : Au «Furet du Nord» 17 rue Vieille Comédie ; à la Bonquinerie des Trois Mages, 188 bis r. Solférino.
NICE : au «Groupe d'études sociales», bar Musso, 27 Boul. Rambaldi (le mercr. soir).
TROYES : s'adr. à H. Burtin, 14 r. St Denis.
A BERLIN : chez Fritz Kater 23 II Kopernikusstrasse O. 24 ; ou s'adr. à Felix Witte, 19 IV Grüntalerstrasse O. 20.
BRUXELLES :
GENEVE : Libr. Sherly, 27 rue Coulouvrenière.
LONDRES : «Librairie française», Old Compton street.
NEW YORK : s'adr. à Henri Dupré, 71 West 117th street.
ZURICH : s'adr. à Erich Marks, 139 Sihlfeldstrasse (V).

MIEL. — Tous les camarades qui apprécient les vertus du miel et son rôle bienfaisant dans l'alimentation pourront s'en procurer, à des conditions spéciales, en s'adressant à **STEPHEN MAC SAY**, apiculteur, Place Nicochet, Chartres. Ils recevront franco — indiquer gare — (domicile, 1 fr. 50 en plus), boîte métal de **5 ou 10 kilos** (brut pour net) contre mandat de 30 ou 58 francs — chèques postaux : Paris, 1er arrondissement, 341.02 — Demander prix pour colonies et étranger.

Un grand nombre de Préjugés règnent à l'endroit de l'Individualisme considéré au point de vue anarchiste
Pour les dissiper, procurez-vous et répandez nos Tracts et nos Brochures
par **E. Armand**

	franco
La Valeur et les conséquences de son abolition	0 25
Mon pt de vue de l'anarchisme individualiste	0 15
L'anarchisme comme vie et comme activité.	0 10
Les ouvriers, les syndicats et les anarchistes	0 20
La vie comme expérience. Fierté	0 20
La procréation au pt de vue individualiste	» »»
Les besoins factices, les stimulants et les individualistes	0 10
A vous, les humbles (placard pap. couleur)	0 20
Le plus grand danger de l'après-guerre	0 25
Lettre ouverte aux travailleurs des champs.	0 25
L'Illégalisme anarchiste, le mécanisme judiciaire et le point de vue individualiste.	0 30
Amour libre et Liberté sexuelle. Variations sur la volupté	0 65
Mon athéisme	0 15
Est-ce cela que vous appelez « vivre » ? — La Ruse. — L'en dehors (en français et en *ido*)	0 15
L'ABC de nos revendications individualistes	0 10
par **Benj. R. Tucker**	
Ce que sont les anarchistes individualistes.	0 10
par **Voltairine de Cleyre**	
L'idée dominante (Edition augmentée)	0 20
par **Albert Libertad**	
La joie de vivre	0 20
par **Gérard de Lacaze-Duthiers**	
Les vrais révolutionnaires, (en français et ido)	0 10
par **Alba Satterthwhaite**	
Le Grand Fléau : Le Christianisme. Si j'étais Dieu	0 10
"Notre" Individualiste (texte français et *ido*), "Pour la fin de la guerre"	0 10

Les 25 brochures ou tracts franco : fr. 3,00. (sous enveloppe : 3 fr. 50)

Collections

par delà la mêlée, nos 11 à 42	7 50
l'en dehors, nos 1 à 49/50, envoi recommandé	10 »
Cartes postales, la série de 10	1 »
— (5 séries)	4 »
Piqûres d'aiguilles, 10 feuilles (140 textes)	1 »

Service de Librairie

Nous demandons un délai de quelques jours pour l'expédition des volumes. — Les bénéfices résultant de ce service sont consacrés à nos éditions ou sont versés à la caisse du journal. — *Joindre le montant de l'envoi en faisant la commande.*

STIRNER, TUCKER, MACKAY. — Contre l'Etat, sa morale, son enseignement	à paraître
LABADIE. — L'anarchisme : Ce qu'il est et ce qu'il n'est pas	—
CHARDON (Pierre) et E. ARMAND. — Actuels ou inactuels. Controverse	—
E. ARMAND. — Fleurs de Solitude et Points de Repère	—
— Pour te faire réfléchir	—
— Ainsi chantait un « en dehors »	—
— *les Illégaux*, pièce en 3 actes	—
E. ARMAND. — *L'Initiation Individualiste anarchiste*, envoi recommandé	8 40
— — *Sous les verrous* (poèmes)	» »
— — Où il est question de l'Illégalisme anarchiste, de l'affaire des Bandits tragiques, de « Chez les Loups », etc.	0 20
DARROW (Cl.) — Qui jugera le criminel? (les 2)	0 10
GOLDMAN (Emma). — La Tragédie de l'émancipation féminine	0 20
E. ARMAND. — *A l'encontre du bon sens*, thèse en un acte	0 65
— Entretien sur la *Liberté de l'amour*. L'amour protéiforme. Tout simple amour. Sensibilité. — A. LIBERTAD : Ultime Bonté	0 40
HAN RYNER et ABBÉ VIOLET. — *Dieu existe-t-il?*	1 65
Dr A. GAUDUCHEAU. — *Contre un fléau*	5 »
A. DÉJACQUES. — *A bas les chefs*	0 15
P.-J. PROUDHON. — *Qu'est-ce que la Propriété? La Propriété fille du travail*	0 25
P.-J. PROUDHON. — *La propriété-vol*	0 25
C. L. JAMES. — *Malthus et l'anarchisme*	0 25
SPENCER. — *Le droit d'ignorer l'Etat*	0 25
EPICTÈTE. — *Petit Manuel*	0 25
LIONEL D'AUTREC. — *L'Outrage aux Mœurs*	6 50
P. BRUNET. — *Le Rêve*	2 15
ERMENONVILLE. — *La morale de la guerre*	0 10
GEORGETTE RYNER. — *Le Combat de l'amour et de la mort*	2 15
SÉBASTIEN FAURE. — *L'Imposture religieuse*	8 50
VIGNÉ D'OCTON. — *Pages rouges*	6 »
GEORGES ANQUETIL. — *L'Amant légitime*	10 50
CAMILLE SPIESS. — *Ainsi parlait l'Homme*	5 15
HOLLARD. — *La chimie moderne*	2 15
TOLSTOI. — *Loi de l'amour et de la violence*	5 15
HAN RYNER. — *Le subjectivisme*	3 75
FLORIAN-PARMENTIER. — *L'ouragan*	7 50
— *La sorcellerie*	3 75
CH. BAUDELAIRE. — *Excentriques*	2 65
MARIANNE RAUZE. — *L'Anti-Guerre*	5 50
DELBRUCK. — *Au pays de l'Harmonie*	7 75
MARCEL LAPORTE. — *Le Radium*	2 15
J. ANGLAS. — *Depuis Darwin*	2 15
CRESSON. — *Grands problèmes philosophiques*	2 15
JEAN VINCHON. — *L'Art et la Folie*	2 15
CAPITAN et PEYRONY. — *L'humanité primitive*	2 15
A. HESNARD. — *La Psychanalyse*	2 15
FR. NIETZSCHE. — *Saint Janvier. Aphorismes*	2 15
B. J. LOGRE. — *Toxicomanies*	2 15
A. VAN GENNEP. — *Le Folklore*	2 15
CHARLES HOTZ. — *L'Art et le Peuple*	0 25
HAN RYNER. — *L'Individualisme dans l'Antiquité* (Histoire et Critique)	3 75
YVONNE ESTASSY. — *Nouveau dialogue du Mariage philosophique*	2 15
JALABERT. — *La sculpture romane*	2 15
G. VIDAL. — *Han Ryner, l'homme et l'œuvre*	2 75
Eug. BIZEAU. — *Verrues sociales* (poésies)	1 75
MAC-SAY (Stéphen). — *Révoltes et Sanglots*	3 »
— *La laïque contre l'enfant*	2 50

Pour apprendre l'Ido et s'y perfectionner :

Petit manuel complet en 10 leçons	0.30
Exercaro (recueil d'exercices)	0.20
Vocabulaire usuel et *grammaire*	1.10
Dictionnaire français-ido	11.05

L'ŒUVRE DE HAN RYNER

Contre envoi de *18 fr.* ou *19 fr. 50* (extérieur) nous expédions franco et recommandé les 5 ouvrages suivants :
Les Paraboles cyniques.
Le Cinquième Evangile.
Les véritables entretiens de Socrate.
Petit manuel individualiste ou *Mariage Philosophique*
L'Individualisme dans l'antiquité.

A paraître prochainement (souscrire et faire souscrire), ***Philosophie de la Préhistoire*** (Introduction à l'Histoire de la philosophie) par Gérard de LACAZE-DUTHIERS, préface de HAN RYNER. — Beau volume de 500 pages, 7 fr. 50 pour les souscripteurs, au lieu de 10 fr. (8 fr. 50 franco, 9 fr. recommandé). Souscriptions en mandat-carte ou mandat-lettre à Georges Chéron, 5, rue Berthollet, Paris (5e).

	franco
ANDERSEN. —